



MUNSTRUM

REVUE [EXTRAITS] DE PRESSE

■ À PROPOS DE... ■ MAKBETH ■ ZYPHER Z ■ 40 DEGRÉS
SOUS ZÉRO ■ LE MARIAGE FORCÉ ■ LE CHIEN, LA NUIT ET LE
COUTEAU ■ LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH ■ CLOWNSTRUM ■

Administration, production Clémence Huckel
01 43 38 23 71 - clemence@lesindependances.com

Diffusion Florence Bourgeon

06 09 56 44 24 - bourgeon.f@free.fr

Relations presse Murielle Richard

06 11 20 57 35 - mulot-c.e@wanadoo.fr

munstrum.com

À
PROPOS
DE...

Le masque contemporain ou l'agent de l'étrange

LE THÉÂTRE AVANCE MASQUÉ - 6|6- Retour sur cet accessoire qui dissimule l'acteur pour mieux révéler son personnage. Aujourd'hui, l'objet est utilisé par une jeune génération pour rompre avec le naturalisme

A quoi pourrait bien ressembler Lady Macbeth, aujourd'hui ? A un monstre, à un dragon, à une femme, à un homme, à un totem ? C'est un peu tout cela à la fois, dans l'image qu'a donnée d'elle le Munstrum Théâtre dans son *Makbeth* inspiré de la célèbre pièce de Shakespeare, créée en février. Et cela, grâce au masque porté par l'acteur Lionel Lingelser, qui incarne la Lady. L'objet fétiche est au centre du théâtre qu'invente depuis 2017 cette compagnie fondée par Louis Arene et Lionel Lingelser, comme artefact de leur théâtre superlatif et queer, travaillant au cœur des questions identitaires et du sentiment postapocalyptique.

Emblématique de ce renouveau du travail masqué, le Munstrum n'est pas le seul à redécouvrir les pouvoirs de la persona. Le masque fait un retour spectaculaire dans les arts de la scène depuis quelques années, non seulement au théâtre, mais aussi dans la danse. Il est ranimé par des artistes de la jeune génération, qui fuient comme la peste un naturalisme devenu envahissant.

Chez Louis Arene et Lionel Lingelser, il s'est imposé comme une évidence, pour le « théâtre physique, sensuel, brut, des antagonismes entre le rire et l'effroi » qu'ils voulaient créer, un théâtre de la catastrophe, de l'identité et de la métamorphose. « Mais on ne se reconnaissait pas dans les tradi-

tions existantes, ces masques en bois ou en cuir aux archétypes souvent très marqués. On voulait aller vers une étrangeté, une inquiétude, effacer le plus possible la frontière entre le masque et le visage, créer un trouble. Et donc effacer l'expression, pour que le masque devienne une surface de projection, avec l'idée de faire naître un peuple de poupées énigmatiques, de personnages un peu fantomatiques », expliquent-ils.

« Une image déréglée »

L'objet idéal du Munstrum s'est inventé dans la rencontre avec un matériau : le Podiaflux, une résine médicale servant entre autres à réaliser des prothèses orthopédiques. Plastique, simple d'utilisation, solide, il a permis à Louis Arene, qui, dans le duo, endosse le rôle de metteur en scène et de facteur de masques, d'inventer ce masque-casque qui épouse le visage tout en le transformant subtilement. Un objet qui s'hybride avec la tête de l'acteur, puisqu'il s'arrête sous le nez, laissant libre le bas du visage et l'émission de la parole, et dégageant largement les yeux et leur pouvoir expressif.

Un masque pas tout à fait neutre, pourtant : « C'est par de petites touches sur le nez et les pommettes, notamment, que je travaille les personnages. L'idée de base de ces visages, c'est que cela pourrait être tout le monde. Il faut toujours que puisse s'instaurer ce trouble entre

le moi et l'autre. Ensuite, tout se joue dans la manière dont le masque va être complété par le maquillage, les coiffes, les costumes... Et bien sûr par son inscription dans un jeu qui, chez nous, est très physique », précise Louis Arene. Lady Macbeth a été pensée dans la gémellité avec son époux, incarné par Louis Arene. « Pour nous, le couple Macbeth est vraiment un monstre à deux têtes. Il a donc fallu durcir le visage de Lionel, qui est plutôt doux. Il a suffi de lui faire un nez beaucoup plus crochu que le sien, pour lequel on s'est inspirés des personnages joués par l'actrice américaine Glenn Close : des femmes dures, puissantes. » Pour Lionel Lingelser, il n'y

avait plus, du haut de son 1,90 mètre, qu'à s'amuser avec le « côté dragon » du personnage, pour figurer une Lady inédite et inoubliable.

Autre tête chercheuse du théâtre contemporain, Lorraine de Sagazan a elle aussi utilisé des masques dans son spectacle *Léviathan*, créé au Festival d'Avignon en 2024. Le choix ici était d'autant plus intéressant qu'il s'agit d'une création reposant sur un travail documentaire, mettant en scène des justiciables pris dans la mâchoire de ces procédures expéditives que sont les audiences en comparution immédiate. De manière saisissante, la metteuse en scène oppose les

magistrats, portant des masques à la fois étranges et réalistes, aux yeux vitreux et fixes, qui figent et dépersonnalisent leur visage, et les accusés, dont la tête est recouverte de bas couleur chair qui effacent leur individualité.

« Le travail masqué est apparu comme ayant d'autant plus de sens que le théâtre et la justice entretiennent un rapport étroit depuis l'Antiquité, raconte Lorraine de Sagazan. La persona, qui, dans le théâtre grec, désigne le masque et par extension le personnage, a servi de fondement au droit antique : ce droit institue une "personnalité juridique" qui sert de masque à l'individu en chair et en os, il substitue à la personne humaine

« Dans ces yeux qui ne bougent pas, il y a quelque chose de l'ordre de la terreur »

LORRAINE DE SAGAZAN
metteuse en scène

une fonction du droit. Cette dépersonnalisation que l'on peut ressentir dans un tribunal, aussi bien du côté de ceux qui rendent la justice que de ceux à qui elle s'applique, le masque permet de l'incarner de manière immédiate, avec une grande force visuelle. »

« Une image déréglée par le masque », voilà ce qu'a voulu créer la metteuse en scène avec le concepteur Loïc Nebreda. Il a lui aussi fait le choix de la résine pour mouler ces visages qui ne sont pas sans évoquer le théâtre nô japonais dans le mystère et l'étrangeté qu'ils dégagent. Le choix, en particulier et rare de nos jours, de recouvrir les yeux des acteurs par des regards vitreux et figés agit comme un agent perturbateur puissant : « Dans ces yeux qui ne bougent pas, il y a quelque chose de l'ordre de la terreur », constate Lorraine de Sagazan. La beauté du visage humain, tel que l'analysait le philosophe Emmanuel Lévinas, tient au fait qu'il est animé et mortel. Quand on l'"in-anime" apparaît une forme de monstruosité qui ne dit pas son nom. »

Pour Louis Arene et Lionel Lingelser comme pour Lorraine de Sagazan, la puissance de fascination du masque vient bien de l'inquiétante étrangeté créée par la dialectique de la vie et de la mort qu'il met en jeu. « C'est vraiment un objet qui crée un trouble métaphysique, note Louis Arene. Il est le visage de la mort, figé ou sans expression, qui recouvre le vrai visage et crée ainsi une angoisse. Mais il s'anime dès qu'on lui insufflé de la vie. » Fascination aussi, due à ce va-et-vient entre figuration et défiguration, de la part d'une humanité qui ne cesse de se demander comment elle se constitue entre le divin, l'animal et la machine. « Je crois que le masque réapparaît dans les moments où l'humanité ne va pas de soi pose Lorraine de Sagazan. Et il semblerait bien que l'on vive un de ces moments-là. » ■

FABIENNE DARGI

FIN



Louis Arene et Lionel Lingelser dans « Makbeth », au Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), le 9 mai. FABRICE ROBIN

Haut les masques

Louis Arène et Lionel Lingelser Avec sa compagnie, le Munstrum Théâtre, récompensée de deux molières, le duo attire un public jeune et enthousiaste.



C'est sûr, ça va déborder. Comment faire rentrer dans le cadre d'une seule page (7100 signes TTC) la cruauté, la joie, les boyaux en papier crépon et la tragédie ? Le tout au carré, puisqu'ils sont deux à l'origine de ce beau bordel : Louis Arène et Lionel Lingelser. Leur compagnie, le Munstrum Théâtre, draine un public jeune et enflammé dans les salles. Un théâtre très physique, chorégraphié, un théâtre de masques aux images puissantes, malaisant et burlesque, où des créatures chauves aux visages blêmes et aux yeux écarquillés tentent de tracer leur pauvre voie malgré tout, dans un futur postapocalyptique (à moins que ça ne soit un passé ?), univers sombre tout à coup foudroyé par un éclair farcesque et un grand éclat de rire (à moins que ça ne soit un cri ?). Un théâtre qui tient de la commedia dell'arte, de Beckett et de David Lynch.

Mais pour l'heure, le grand combat de Lionel Lingelser tient plutôt à faire fonctionner la machine à café cassée, coïncant une petite cuillère dans le clapet du porte filtre. Leur appartement, haut perché aux marges du XIX^e arrondissement de Paris, est lumineux. Louis Arène est enfoncé dans le canapé, corps concentré. Lionel Lingelser va et vient, s'assure tous les quarts d'heure qu'on n'a pas soif, ni chaud. Ils sont doux, précis, cadrés. On ne fait pas ren-

trer un tel carnaval sur scène sans orchestrer une mécanique scrupuleuse.

C'était son anniversaire la veille, Lionel Lingelser offre des merveilles. Face à ces meringues parsemées de petites choses colorées dont on peine un peu à définir la nature, on repense à la gourmandise qu'on a ressentie, quelques semaines plus tôt,

dans l'immense atelier de costumes improvisé dans le hall du théâtre de Châteauevalon (Toulon) qui accueillait le Munstrum en résidence pour leur nouvelle création, *Makbeth*. Il y en avait partout : une chambre à air pour une superbe coiffe élisabéthaine, une tente Quechua pour une crinoline, des combinaisons de ski pour redoubler les corps, chairs artificielles pour ajouter aux chairs humaines.

Ils pensent ensemble les spectacles, jouent tous les deux, mais Louis Arène assure aussi la mise en scène. A eux deux, ils sont le Janus du Munstrum, à qui la double face permettait, dit-on, de voir en même temps devant et derrière lui.

Devant : leurs spectacles parlent de l'avenir incertain, de l'effroi qui peut saisir. Dans *Zypher Z*, des animaux brutaux dominaient les humains. Et s'ils ont choisi Shakespeare cette fois, c'est pour la scène des sorcières, métamorphosées ici en goulés pétroleuses avalant le tyran grimaçant. « Nos univers dystopiques se confrontent à l'effondrement, aux tentations autori-

taires, mais jamais dans une approche mortifère, dit Louis Arène. La joie, la folie, c'est notre fuel. Tout le combat du Munstrum, c'est cette vitalité qui risque de nous être confisquée. » 40^e sous zéro de Copi (récompensé par deux molières, dont celui de meilleur spectacle du théâtre public) se finissait en transe. Laurence de Magalhaes, ex-directrice du Monfort aujourd'hui au Rond-Point, qui les accompagne depuis leurs débuts : « C'est la première fois que je voyais des hordes de lycéens et d'étudiants arriver dès 18 heures au théâtre avec leurs sandwiches. Leurs pièces peuvent être sombres mais elles claquent : c'est pas grave, on y va, on fonce. »

Derrière : ils ont puisé dans la longue tradition du masque un outil dont l'étrangeté immobile donne sève à leurs spectacles. Ils citent Kantor, Meyerhold ou Ariane Mnouchkine. C'est Louis Arène qui les sculpte dans une résine dont on fait les prothèses orthopédiques. « Je m'évertue à ce que mes masques soient les plus neutres possible, si ce n'est cette expression effarée, inquiète. » Ils ont découvert la technique du masque au Conservatoire où ils sont entrés à un an d'écart. Quatre heures par semaine, vêtus de noir et sans un mot. « Jouer avec un masque demande beaucoup d'humilité. Mais une fois le cadre intégré, il permet d'aller très loin dans l'excès, dit Louis Arène. Le masque, c'est une vie augmentée. »

Le Munstrum est né dans la cuisine de la grand-mère alsacienne de Lionel. « Je lui ai demandé comment on disait "monstre" en alsacien. Je n'ai pas bien compris sa réponse, mais j'ai retenu "munstrum" ! » Dans son spectacle solo *les Possédés d'Illfurth*, Lionel Lingelser a tombé le masque et a raconté son enfance, la messe, le grand-père

qui trimbalait sa « poche à merde » et vivait dans une maison où un siècle plus tôt on avait exorcisé deux enfants possédés par le diable. « La religion m'a marqué, j'en ai fait des cauchemars, je voulais être le Christ, je garde l'énergie de ces mises en scène de la crucifixion dans les églises de mon village. » Les entraînements de basket chaque

jour, les violences sexuelles par un garçon de son équipe. La mère adorée, esthéticienne, puis naturopathe, le père kiné qu'il entend dire à celle-ci à propos de sa joie, enfant, à se travestir : « Ça vient de ton côté, chez nous, y'en a pas des comme ça. » Il découvre le théâtre dans les clubs de vacances et au collège. Sa mère le pousse à quitter Wittenheim et à s'inscrire au Cours Florent.

Pendant ce temps Louis Arène pousse à Paris près du Père-Lachaise, fils d'architectes passionnés, qu'il voyait surtout à travers la vitre du puits de lumière du salon donnant sur leur bureau au sous-sol. Au lycée Claude-Monet, il suit les cours de théâtre d'Emmanuel Demarcy-Mota et rencontre Judith Chemla, restée sa grande amie. « Je me souviens de Louis dans un Shakespeare, il irradiait comme un ange. Il dessinait beaucoup, il avait déjà ce don pour sculpter le réel, son propre corps et celui des autres. » Louis Arène découvre Bacon qui le bouleverse. On pense à ce que dit Chemla de ses spectacles : « Ce qui frappe, c'est la liberté qu'ont les corps de se désidentifier, d'oublier leur propre forme, leur visage. Avec eux, on expectore tous les monstres en les mettant sur scène. » Après le Conservatoire, il entre à la Comédie-Française, la quitte quatre ans plus tard.

Quand l'un des acteurs de la troupe décline derrière son masque, ils crient : « Grands les yeux ! » Ce cri d'alerte et de ralliement redonne des forces lors des longues répétitions qui s'étirent sur des journées, sur des années. « Ils se mettent dans un état d'épuisement dingue, témoigne Lucas Samain qui a adapté *Macbeth*. Il faut les voir entre deux scènes s'extirper d'un costume, se débarrasser du faux sang et enfiler une seconde peau avant d'y retourner. » Pourtant, quand depuis l'obscurité de la salle, Louis Arène reprend une scène qui ne lui convient pas, il dit : « Si je peux me permettre les amis... » « Ils sont la preuve qu'au théâtre ou au cinéma, on peut chercher des choses au-delà de la zone de confort, aller très loin, sans accepter les humiliations, sans blesser l'autre », appuie Chemla.

Mais voilà l'horizon de la page qui pointe, et ça déborde, ça déborde. Comment caser Kafka, la saison 3 de *Twin Peaks*, le queer, les soirées techno, l'admiration de l'un pour Alma Dufour et Marine Tondelier, le yoga avant chaque répétition, Philippe K. Dick et les Monty Python ?

8 mars 1984 Naissance de Lionel Lingelser à Illfurth (Haut-Rhin).
6 juin 1985 Naissance de Louis Arène à Paris.
2024 Deux molières pour leur spectacle 40^e sous zéro, de Copi.
2025 Création de *Makbeth*, en tournée dans toute la France.

Mais voilà l'horizon de la page qui pointe, et ça déborde, ça déborde. Comment caser Kafka, la saison 3 de *Twin Peaks*, le queer, les soirées techno, l'admiration de l'un pour Alma Dufour et Marine Tondelier, le yoga avant chaque répétition, Philippe K. Dick et les Monty Python ?

Par **SONYA FAURE**
Photo **FABRICE ROBIN**

LE PORTRAIT

Le Munstrum Théâtre lâche les monstres

Louis Arene et Lionel Lingelser osent le grotesque et le port du masque dans un « Makbeth » kafkaïen

RENCONTRE

C'est étrange. On s'étonnerait presque, à rencontrer Louis Arene et Lionel Lingelser, de découvrir leurs vrais visages. Lesquels semblent s'offrir en miroir inversé, comme si leur amour du contraste se vivait dans leur propre chair. Anguleux, yeux bleus, cheveux roses, pour l'un. Douceur des traits, yeux bruns, cheveux bruns, pour l'autre. Silhouette athlétique, dans les deux cas. Débarrassés des masques qu'il porte dans ses spectacles, le duo à la tête du Munstrum Théâtre provoque encore le trouble. Comme si Louis Arene et Lionel Lingelser portaient sur eux les potentialités de métamorphose qu'ils ne cessent d'explorer d'une création à l'autre.

Depuis quelques années, leurs spectacles remportent un succès fou partout où ils passent, notamment auprès des jeunes, qui plebiscitent ce théâtre superlatif et queer, ultraphysique et visuel, aux accents postapocalyptiques et pourtant totalement jouissif. Et qui, surprise, remet sur le devant de la scène le bon vieux masque de théâtre, objet un peu oublié et ici redécouvert dans ses infinies possibilités.

Aujourd'hui, les voilà qui s'attaquent à *Makbeth*, avec ce petit k qui vient se glisser dans le titre original. K comme Kafka, k comme punk : un *Macbeth* comme on ne l'a jamais vu, qui lâche les monstres, ose le grotesque, fait suinter le mal de partout et, par là, réussit le tour de force de rendre cette pièce maudite et immontable à nouveau audible et passionnante pour aujourd'hui. C'est peu de dire qu'avec eux le théâtre élisabéthain retrouve son essence brute, âpre et flamboyante, souvent lissée par des visions académiques.

« Créer du mystère »

Les deux compères, nés respectivement en 1985 et en 1984, se sont rencontrés au Conservatoire de Paris, à la fin des années 2000. Louis Arene, Parisien et fils d'architectes, travaillait déjà, depuis tout jeune, dans la troupe d'Emmanuel Demarcy-Mota. Lionel Lingelser avait « un parcours plus provincial » : venu de Kingersheim, une banlieue de Mulhouse (Haut-Rhin), il avait, à l'adolescence, croisé la route des Arts Sauts, la troupe de voltigeurs créée par Stéphane Ricordel et Laurence de Magalhães (aujourd'hui directeurs du Théâtre du Rond-Point). Un premier « choc poétique » qui a « changé [sa] vie ».

Et, d'emblée, ils se sont retrouvés sur un théâtre physique, le clown, l'improvisation. Et sur l'art du masque, transmis par Christophe Patty et Mario Gonzales. Lionel Lingelser est parti deux ans à Genève (Suisse) pour travailler au Teatro Malandro d'Omar Porras, un des rares metteurs en scène, en Europe, à travailler encore avec cet outil ancestral. Louis Arene, lui, est entré dans la troupe de la Comédie-Française. En 2012, ils ont créé leur compagnie : « On voulait continuer ce laboratoire et creuser cet art archaïque du masque, qui nous a tellement bouleversés, mais qui était devenu poussiéreux et décrié », se souvient Lionel Lingelser.

« On trouvait qu'il y avait quelque chose de magnifique dans cet outil qui est l'objet théâtral par excellence depuis la nuit des temps. Mais la manière dont il nous a été transmis, ce masque en bois, très lourd, ou en cuir, avec des arêtes très marquées de la commedia dell'arte, ces masques très grotes-

ques qui, tout de suite, imposent une expressivité, un type de caractère, cela nous encomrait dans le travail, précise Louis Arene. On voulait aller vers un objet qui puisse aussi exprimer l'étrangeté, l'inquiétude, l'angoisse. On s'est orientés vers un masque plus épuré, pour prendre cet objet dans sa capacité à effacer, à enlever, à créer du mystère, à faire du visage une surface de projection pour l'imaginaire des spectateurs. »

Louis Arene s'est mis alors à sculpter les masques qui font l'identité du Munstrum, avec une résine médicale servant à réaliser des prothèses orthopédiques. Un masque-casque, sans cheveux, sans couleurs ni ornements, qui laisse toute sa place à l'expressivité du regard, dégage le bas du visage et permet de respirer. Le vecteur parfait pour le théâtre qu'ils voulaient inventer : un « théâtre physique, sensuel, brut, des antagonismes entre le rire et l'effroi ». Et l'outil dramaturgique

Pour le duo, jouer avec un masque « crée des figures extra-humaines, ou des humains d'après, augmentés »

par excellence d'un théâtre de la catastrophe, de l'identité et de la métamorphose, où la forme plastique en dit souvent plus sur notre monde que les mots. « Avec cet outil, il y a l'idée, kafkaïenne, et qui court dans tout notre travail, que l'on ne sait pas si l'autre n'est pas soi, en fait. Et comme le masque nécessite un jeu un peu extraordinaire, cela crée d'emblée des figures extra-humaines, ou des humains d'après, augmentés. Il y a une puissance totémique qui se dégage de ces objets-là. »

Après un premier essai peu concluant – de leur propre aveu –, le Munstrum a trouvé sa voie avec *Le Chien*, *la Nuit et le Cou-teau*, qui a immédiatement créé le buzz quand il a été présenté à Avignon, au Théâtre de la Manufacture, en 2017. Sorte d'Alice au pays des merveilles horrifique, le spectacle a posé les bases de ce théâtre pétrissant la chair d'une humanité monstrueuse, travaillée par la défiguration – les duettistes ont aussi une passion pour le peintre britannique Francis Bacon (1909-1992).

« La joie, notre fer de lance »

Mais l'atout maître du Munstrum, c'est d'inscrire ces cauchemars dans une jubilation théâtrale féroce, avec une vitalité sans appel, en n'hésitant pas à pousser les curseurs du kitsch et du mauvais goût, ou supposés tels. La ré-flexion queer est passée par là, qui montre que le féminin et le masculin, le beau et le laid, ne sont

bien souvent que des constructions sociales, et qu'elles peuvent à l'endroit du théâtre être joyeusement dynamitées. Les costumes délirants et l'hémoglobine, les faux nez et les ventres postiches, les hybrides mi-homme mi-animal de *Zypher Z* (2021) et les créations transgressant toutes les frontières, y compris celle de la vie et de la mort, de Copi dans 40 degrés sous zéro (2019), dessinent les contours d'un nouveau baroque, unique dans le théâtre français.

« La vérité de notre travail, elle est dans ces zones de tension entre le comique et le tragique, le sacré et le profane, l'ombre et la lumière, le kitsch et le sublime », appuie Lionel Lingelser. « Mais la joie, c'est notre fer de lance, précise Louis Arene. Pour nous, elle est ce qu'il y a de plus politique aujourd'hui. Arriver à reconquérir cette vitalité, cette flamme, cette force primordiale, dans la génération qui nous suit, malgré un monde qui s'effondre et qui, dans cet effondrement,

« Le spectacle, l'art peuvent nous redonner des forces poétiques »

LOUIS ARENE
metteur en scène

cherche à aspirer comme un vampire cette vitalité de la jeunesse. Comme tout le monde, nous avons le sentiment de ne plus savoir comment agir face à cette folie, cette barbarie qui monte. Mais nous sommes convaincus que le spectacle, l'art, peuvent nous redonner des forces poétiques. C'est un des derniers bastions où on peut résister à cette violence qui nous contamine, où peut se vivre la fameuse catharsis. »

Cette dimension de « monstres de monstres », contenue dans le nom même qu'ils se sont choisis pour leur compagnie – où ils sont tous deux acteurs et initiateurs des projets, tandis que Louis Arene seul assume la mise en scène –, devait inévitablement les mener vers *Macbeth*, la pièce par excellence qui convoque les forces du mal. Mais, avant cela, il y a eu un détour par la Comédie-Française, où ils ont proposé en 2022 un détonnant *Marriage forcé*, où l'outil du masque et l'inversion des rôles féminins et masculins rendaient à ce petit bijou de Molière toute sa cruauté et son actualité.

« Des clowns tragiques »

Macbeth, pour ces amoureux de David Lynch et de Romeo Castellucci, s'est imposée comme un défi qu'il était temps de relever, et une nécessité. « Malheureusement, la pièce fait terriblement écho aux temps sombres dans lesquels on est à nouveau entré, observent-ils. On avait envie de se confronter à ce théâtre élisabéthain qui casse le quatrième mur entre la scène et la salle, et qui permet de faire expier les monstres, aussi. D'où le parti pris grotesque, qui était vital pour nous : les personnages sont des clowns tragiques. »

La pièce maudite de Shakespeare glisse le plus souvent entre les doigts des metteurs en scène, surtout quand elle est montée de manière trop sage, comme si l'insondable du mal inscrit au cœur de l'humain échappait à la représentation. Dans ce petit déplacement entre *Macbeth* et *Makbeth* s'inscrit la proposition forte du Munstrum, entre des scènes de bataille d'un réalisme saisissant, qui font éprouver la violence comme rarement au théâtre, et l'imaginaire débridé au pouvoir dans l'esthétique et les costumes, qui voit notamment Lady Macbeth porter une robe à crinolines réalisées avec une tente Quechua. Last but not least, les duettistes jouent eux-mêmes le couple fatal, Lionel en Lady, Louis en Macbeth. « C'est un cadeau que nous nous sommes fait, s'amusent-ils. L'idée, c'était d'en faire un monstre à deux têtes. » Pour les deux têtes du Munstrum, la bouche est bouclée. ■

FABIENNE DARGE

Makbeth, d'après Shakespeare, par le Munstrum Théâtre. Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), jusqu'au 15 mai. Puis tournée jusqu'en avril 2026, notamment au Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, du 20 novembre au 13 décembre. *Reprise du Marriage forcé*, de Molière, à la Comédie-Française (Théâtre du Vieux-Colombier), Paris 1^{er}, en septembre.



Louis Arene et Lionel Lingelser, devant l'Hôtel du Sentier, à Paris, le 14 octobre 2024. LEO KELLER

ART CENA

07 janvier 2025



© Fabrice Robin

Entretien avec Louis Arene et Lionel Lingelser du Munstrum théâtre

Théâtre

PARCOURS D'ARTISTE — Podcast de la collection "Parcours d'artiste" avec une interview de Louis Arene et Lionel Lingelser, cofondateurs en 2012 du Munstrum théâtre.

Munstrum théâtre... le nom de la compagnie ouvre grand l'imaginaire du théâtre, mêlant le rire et l'effroi pour dévoiler les monstres nichés au cœur des hommes tout comme la folie de notre époque qui file joyeusement vers la catastrophe. Pour Louis Arene et Lionel Lingelser, cofondateurs en 2012 de cette singulière aventure, c'est à travers l'artifice et le masque que se découvre la vérité, que se révèle l'humanité mise à nu. Bâtissant leurs univers visuels à la lisière du fantastique, ils abordent des thématiques sociétales fortes portées par l'audace et la jubilation du pur plaisir du jeu. Ils nous racontent leur parcours d'artistes.



➔ <https://podcasts.apple.com/fr/podcast/parcours-dartiste-louis-arene-et-lionel-lingelser/id1409611935?i=1000683024829>
➔ <https://open.spotify.com/episode/6bvEaxgRFUGeYODOpzblWt?si=0a390dd962f44b33&nd=1&dlsi=32e32fcad6e645a1>

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°40 - HIVER 2024

SOMMAIRE

LE GRAND ENTRETIEN

Le Munstrum Théâtre





« NOTRE FER DE LANCE
ET NOTRE ÉNERGIE,
C'EST LA JOIE »

À Paris, le 14 octobre.
Photographie : Léo Keler
pour Théâtre(s).



Louis Arene et Lionel Lingelser

Rares sont les artistes dont on reconnaît le travail au premier coup d'œil. C'est le cas du Munstrum Théâtre, compagnie dirigée artistiquement par Louis Arene et Lionel Lingelser. Leur utilisation du masque a révolutionné l'usage de cet outil ancestral de la représentation, et a su fédérer autour d'eux un public toujours plus nombreux et divers.

PROPOS RECUEILLIS PAR ARNAUD LAPORTE
PHOTOGRAPHIES LÉO KELER

Théâtre(s): Qu'est-ce qui vous a amenés au théâtre ?

Louis Arène: Depuis tout petit, j'avais le plaisir de faire des spectacles pour mes parents, de me déguiser, de faire des imitations sur la plage, pendant les vacances. Jusqu'à un point où c'est devenu un peu insupportable. J'étais peut-être un peu hystérique et excessif, et pour canaliser toute cette énergie, mes parents m'ont inscrit dans un cours de théâtre, sur une péniche à Austerlitz. C'est vraiment la première fois que je suis monté sur scène.

Théâtre(s): À quel âge ?

Louis Arène: À 12 ans, je pense. Mais avant cela, il y avait eu le plaisir, avec ma sœur, d'inventer, de faire des spectacles. On s'enfermait dans le placard chez ma grand-mère et on enregistrait des fausses émissions de radio. Et après, quand il y a eu le caméscope de mon père, on lui piquait et on faisait des fausses émissions de télé. On s'amusait beaucoup. Dans un premier temps, c'était par pur plaisir égotique et narcissique, et puis après, petit à petit, il y a eu la découverte de ce que ça voulait vraiment dire, la découverte des auteurs, d'être un porteur de paroles, donc quelque chose d'un peu plus grave, peut-être. Et j'ai eu la chance d'être au lycée Claude-Monet, dans le 13^e arrondissement de Paris, où j'ai rencontré Emmanuel Demarcy-Mota et Fabrice Melquiot, qui s'occupaient de l'option théâtre. Fabrice n'avait encore rien publié, Emmanuel n'était pas encore directeur du Théâtre de la Ville. On a travaillé sur la pièce *Kids*, de Fabrice Melquiot, qu'il a réécrite avec nous. C'était vraiment une année incroyable, où on rajoutait des cours du soir tout le temps. Là, j'ai découvert



D. R.

FORMATION

Avant le Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris (CNSAD), Lionel Lingelser, suit le Cours Florent [PHOTO] et Louis Arène, l'École du jeu.



MARC VANAPPELGHEM

DÉBUTS SÉRIÉS

Après le CNSAD, Louis Arène entre à la Comédie-Française pendant que Lionel Lingelser joue le rôle-titre des *Fourberies de Scapin* dans une mise en scène d'Omar Porras.



JULIE MOULIER

CRÉATION DU MUNSTRUM

En 2012, Louis et Lionel créent le Munstrum Théâtre en Alsace, et signent leur premier spectacle en 2014 : *L'Ascension de Jipé*.

la précision, le travail de la langue, le travail du corps, et ça m'a vraiment bousculé, ça m'a passionné, même si c'était une formation assez difficile. À la suite de ça, Emmanuel m'a proposé d'intégrer la distribution du *Diable en partage* qu'il montait à la Bastille, l'une des premières pièces de Fabrice. Et là, c'était parti !

Théâtre(s) : Et vous, Lionel, qu'est-ce qui vous amène au théâtre ?

Lionel Lingelser : Je pense aussi qu'il y a cette envie de construire des mondes, tout petit déjà, de faire des mises en scène, des marionnettes, de se déguiser, de se travestir. Ma mère faisait du mannequinat, elle défilait en robe de mariée. C'était en Alsace, hein, c'était pas Miss France (rires). Mais je me souviens des salles combles avec de la musique très forte ! Et j'étais là, à côté de ma maman, moi aussi habillé, et ça a été un peu les débuts. Et puis, quand on partait en club de vacances avec mes parents, ils nous mettaient au club des enfants. C'est là que j'ai découvert le théâtre, à 7 ou 8 ans, avec les GO. Mais je pense que j'ai eu très tôt, avant 10 ans, ce goût de vouloir être sur scène, ce plaisir d'être dans la lumière, de faire rire tout le monde, car je faisais des imitations aussi. Au collège, je suis allé à une audition pour entrer dans le club théâtre, et j'en ai fait jusqu'en terminale. Mais ayant grandi dans un petit village à côté de Mulhouse, je ne savais pas qu'on pouvait vivre de ça, en faire son métier. J'avais donc besoin de trouver de la légitimité, et ça s'est fait au lycée. J'ai eu un déclic. Un ami de ma mère a joué le premier rôle dans un film, lui qui était un gamin du côté de Mulhouse. Je me suis dit que si lui l'avait fait, pourquoi je ne pourrais pas le faire ? Et je suis parti au Cours Florent !

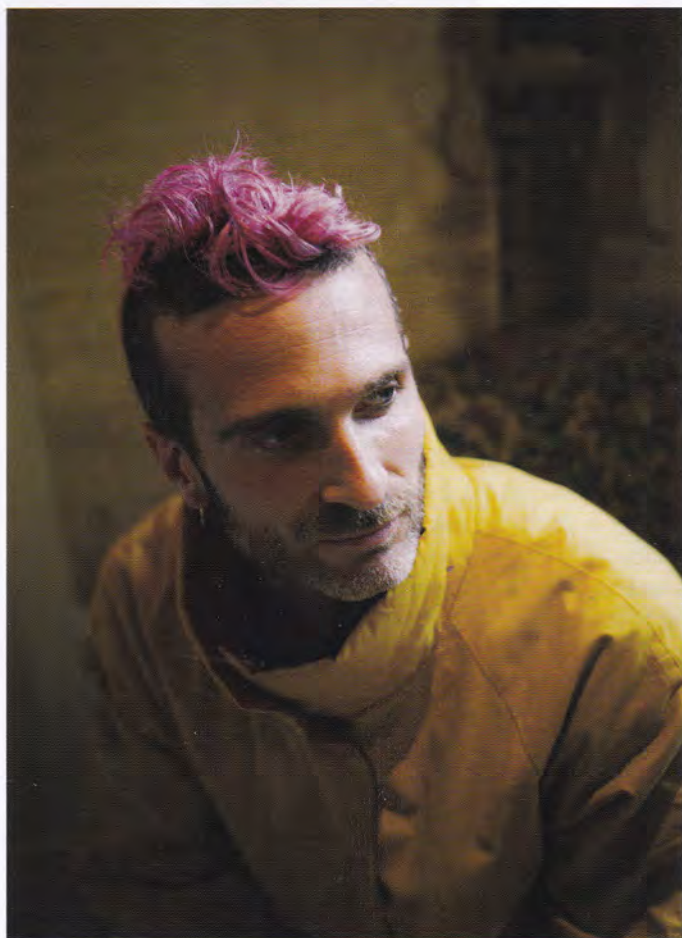
Théâtre(s) : Vous avez créé le Munstrum Théâtre en 2012.

Où en étiez-vous dans vos vies artistiques ?

Louis Arène : On s'est vraiment connectés avec le pur plaisir du jeu, de l'inventivité, mais aussi, quand même, de la mise en scène, avec les cours de masques qui étaient pour nous, au Conservatoire national supérieur d'art dramatique, un des seuls endroits où il y a eu une vraie réflexion sur les trois années. La première année, c'est avec du masque neutre, très austère. La deuxième année, on commence à travailler des personnages, et en troisième année, on monte un spectacle. Il y a donc eu cet apprentissage par paliers. Et ce qui nous a beaucoup plu là-dedans, c'est la grande rigueur. Les gens qui ne connaissent pas cet art ne s'en rendent pas forcément compte, mais c'est très technique, très codé. On passe par un long temps d'apprentissage pendant lequel on ne se marre pas du tout. Et de l'autre côté du spectre, il y a le pur plaisir de l'invention. On peut jouer absolument tout ce que l'on veut : un homme, une femme, un vieux, un objet, etc. Et je parlais de la mise en scène parce qu'on dessine vraiment dans l'espace avec le masque. On dessine son personnage, on crée un rythme, on crée un certain rapport avec le public.

Lionel Lingelser : Mais ça nous a aussi questionnés sur le besoin de comprendre pourquoi cet art est si décrié aujourd'hui, alors que Jacques Lecoq et tant d'autres y sont passés ! Pourquoi cela apparaît-il aujourd'hui comme poussiéreux et pourquoi les programmeurs sont-ils aussi réticents à promouvoir, à programmer ou à encourager ce genre de technique ? Nous, on savait qu'on avait trouvé une vérité là-dedans, mais il fallait encore qu'on trouve par quoi passer. C'est pour ça que je suis parti au Théâtre Malandro avec Omar Porras, où j'ai joué Scapin pendant deux ans. Louis est entré à la Comédie-Française. Après, je suis parti encore deux ans avec Olivier

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE



« IL Y A QUELQUE CHOSE
D'ARCHAÏQUE, DE MYSTÉRIEUX,
DANS LE MASQUE » LOUIS ARÈNE

Letellier sur *Oh boy!*, qui était mon premier seul en scène. Et après ces quatre années de tournée, je me suis rendu compte que je pouvais être un interprète toute ma vie, que je pouvais continuer comme ça, et je crois que je n'en avais pas envie. Mon envie était de réunir des gens et d'avoir un espace de laboratoire à côté. Avec Louis, on avait ce désir d'amener ce théâtre du masque, qu'on trouvait noble, dans la boîte noire. On ne voyait pas comment on pouvait le moderniser dans du théâtre de plein air.

Louis Arène: Le masque est un outil pédagogique extraordinaire, mais dans la plupart des spectacles que l'on a pu voir – à part quelques grandes inspirations comme certains spectacles de Benno Besson, d'Omar Porras ou d'Ariane Mnouchkine –, c'est vrai que c'était une forme qu'on trouvait un peu passéiste. Nous avions le pressentiment que c'était pourtant l'objet théâtral par excellence. Il y a quelque chose de très fort, d'archaïque, de mystérieux aussi. C'est un objet qui a été utilisé sur tous les continents, dans toutes les civilisations, pour communiquer avec les dieux, pour la fête, pour la transe. On trouvait dommage que dans les cours de masque, le travail soit uniquement axé vers la farce, la commedia, les personnages, etc. On avait envie d'inventer des formes nouvelles, de questionner les formes, et c'est toujours le cas aujourd'hui.

Lionel Lingelser: Je crois qu'il y avait aussi l'appétit du théâtre physique, car nous sommes de grands sportifs. Le rapport au sport, c'est aussi quelque chose que je raconte dans mon solo *Les Possédés d'Ilfurth*.

Le côté cérébral nous a très vite ennuyés, même si c'est important. Les grands textes, on les a appris au Conservatoire. Il était vital pour nous de retrouver cette énergie qui nous manquait. Nous avons donc créé des laboratoires à Mulhouse, là où j'ai grandi. Là-bas, on nous a ouvert les portes très rapidement, avec un grand partenariat avec le Théâtre de la Filature. Et le masque est arrivé. D'ailleurs, on ne

s'appelle pas Munstrum pour rien. Les monstres sont arrivés dès le début au Conservatoire.

Quand on dit « c'est notre emploi », qu'est-ce que ça veut dire? Je crois que Louis comme moi, on a très vite fait des contre-emplois. On voulait des monstres, on voulait être des pas gentils, on voulait être des pas beaux. On voulait se « salir ». À travers ces monstres, on

pouvait atteindre l'humanité des gens, mais en leur montrant quelque chose de profondément inquiétant. Car les monstres naissent de la peur. Je crois que c'était ce terrain-là que l'on voulait. On voulait faire peur!

Théâtre(s): Vous fêtez les dix ans du premier spectacle du Munstrum. C'était *L'Ascension de Jipé*, en novembre 2014 à La Filature. Vu d'aujourd'hui, dix ans plus tard, est-ce que ce spectacle vous paraît programmatique?

Louis Arène: C'est touchant parce qu'il y avait une forme de naïveté, on tâtonnait, mais il y avait quand même les bases des thèmes, qui sont les préoccupations



DAREK SZUSTER

DEUX MOLIERES

En 2019, ils créent *40° sous zéro*, sur deux textes de Copi, dans le Off du Festival d'Avignon, et tournent le spectacle pendant cinq ans. Avec ce spectacle, ils remportent deux Molières en 2024.



D. R.

COMÉDIE-FRANÇAISE

En mai 2022, ils créent une nouvelle production du *Mariage forcé*, de Molière, avec la troupe de la Comédie-Française, spectacle repris en tournée durant la saison 2023-2024.



D. R.

MONTREUIL

En avril 2023, le Munstrum Théâtre a été mis à l'honneur à travers Quartiers d'artistes #1 avec des spectacles, une exposition, une projection et des rencontres au Théâtre public de Montreuil.

de notre génération : le monde d'après, la peur du futur, et comment se réinventer, comment ne pas être tétanisé par cette peur, et au contraire en faire une force créative ? Et puis, une chose qu'on a conscientisée après, mais l'idée que le fond, pour nous, est tout aussi important que la forme, qu'ils ne sont pas dissociés. Le travail sur les masques a aussi beaucoup évolué. C'était déjà cette matière médicale que j'utilise toujours aujourd'hui pour les créer, mais c'était quand même des personnages assez expressifs : des vieux avec des rides, des jeunes, il y avait des cheveux, etc. Et on s'est rendu compte que la force du masque, c'est qu'il masque, justement. C'est-à-dire que ce qui est plus fort, c'est ce mystère, cette chose qui est enlevée, cette chose en creux qui crée une tension, un appel. Après ce spectacle, on a simplifié les masques, avec des visages plus lisses, sans cheveux, des visages qui se ressemblent. Comme un espace de projection.

Théâtre(s) : On parle beaucoup de masques avec vous, mais, paradoxalement, *Les Possédés d'Ilffurth*, spectacle que vous allez reprendre, Lionel, est un spectacle sans masque. Pourquoi ?

Lionel Lingelser : Pour plusieurs raisons. Juste avant le confinement, il y avait ce désir de Benoît André, de La Filature, de nous commander une petite forme qui pourrait aller dans les villages, un peu partout. Il m'avait donné une seule contrainte : traiter le thème de l'étrange. J'ai repensé à cette légende qu'il y avait dans le village où je suis né : *Les Possédés d'Ilffurth*. Ce sont les deux derniers cas de possession qu'on a eus en Alsace. J'en ai fait une espèce d'exploration, mais qui a débordé vers l'intime, avec Yann Verburgh, l'auteur. C'était donc pendant le confinement, il n'y avait plus rien, on répétait dans la chambre. On parle beaucoup du masque dans le spectacle, c'est un véritable hommage au masque, comme une

déclaration d'amour au théâtre, finalement. Au début, j'ai mis un masque, mais on le voulait très épuré. Et en fait, on l'a mis de côté. Il est là autrement : je le signifie avec les mains. Je me suis dit que c'était une belle boucle, en fait, que de montrer tout ce qui se passe sous la carapace, tout cet artifice qu'on donne à voir au Munstrum avec les lumières, les costumes, toute cette grandiloquence visuelle. Je voulais montrer aux gens qu'il y a aussi de la vraie sueur, qu'on n'est pas juste planqués derrière le masque, que c'est un artisanat du théâtre, qui est aussi sportif, physique ! Il s'agissait donc d'essayer de créer la même émotion chez le spectateur, mais avec rien d'autre que la force de l'acteur. À la Philippe Caubère !

Théâtre(s) : Louis, vous êtes également plasticien, et en plus des masques, vous avez signé ou cosigné la scénographie de tous les spectacles. À quel moment la question de l'espace de jeu se pose-t-elle dans le travail ?

Louis Arène : Dès le début du projet, à la lecture de la pièce. Chaque écriture nécessite un rapport à l'espace différent. Par exemple sur *Le Chien, la nuit et le couteau*, qui est une espèce de course-poursuite infernale dans la nuit, et en même temps quelque chose d'oppressant, de kafkaïen, il y a vraiment l'idée de la route. Et puis, comme c'est une histoire sur la quête d'identité, sur le rapport à l'autre, il y avait cette route et des spectateurs les uns face aux autres. Il y a eu une évidence, l'histoire devait se raconter dans cette tension du bifrontal. C'est empirique, il y a beaucoup d'expérimentations au plateau, mais avec l'idée qu'il n'y a jamais quelque chose qui doit être là juste parce que ça fait joli. Ça doit toujours être lié au jeu, à l'action.

Théâtre(s) : Une des choses très frappantes dans vos spectacles, c'est l'extrême précision de chaque mouvement, de chaque déplacement. C'est vraiment un travail réglé au

millimètre, qui se joue aussi avec la lumière. Comment arriver à garder cette précision, de représentation en représentation ?

Lionel Lingelser: Ça se joue à rien, c'est vrai.

La question est de savoir comment continuer à trouver la flamme, comment trouver le présent, comment trouver sa liberté, en trouvant un cadre au préalable, quelque chose d'irréprochable ! Je reviens à Philippe Caubère : sa géographie dans l'espace est claire. Il n'y a rien qui est fait au hasard. Et ça, ça m'a fasciné : trouver la liberté dans le cadre.

« TROUVER LA LIBERTÉ DANS LE CADRE »

LIONEL LINGELSER



Louis Arène : Et la chance qu'on a, c'est que cette précision est possible parce qu'on a une équipe extraordinaire. Ce sont des gens avec qui on travaille depuis très longtemps, qui sont comme notre famille, une famille de cœur, une famille d'élection.

C'est un travail qui demande beaucoup d'humilité, de renoncement, puisqu'on est cachés derrière le masque. C'est un jeu particulier. Il n'y a pas tout à jouer, d'une certaine manière. Le public doit faire une partie du travail. Mais il y a aussi les costumes, la lumière, et parfois les acteurs sont un peu démunis parce qu'on gomme énormément de choses du jeu naturaliste. Et par moments, il suffit juste d'être comme ça, avec une lumière et une posture.

Lionel Lingelser: Et toi, à l'intérieur, tu pestes ! Tu te dis : « Qu'est-ce qu'il me fait faire ? Pourquoi je suis là ? »

Mais c'est ça qui est beau. C'est la magie, parfois, de laisser faire les choses.

Théâtre(s) : Vous allez bientôt créer *Makbeth*, d'après Shakespeare. Qu'est-ce qui vous a fait choisir cette pièce ?

Lionel Lingelser: On ne pensait pas au départ s'attaquer au classique avec les masques, mais quand Éric Ruf (administrateur général de la Comédie-Française, NDLR) nous a proposé de participer aux 400 ans de Molière, on a dit oui, évidemment. Et la rencontre avec Molière a été un bonheur total. C'est après qu'on s'est dit que c'était peut-être le moment d'aller vers le maître des maîtres. Allons voir William, et faisons-la, la pièce immontable, celle qui est toujours ratée ! (Rires) On vit des ténèbres, on enchaîne les guerres. Tous les jours, quand on allume notre téléphone, on voit que ce qui est en train de se passer est monstrueux. Et je me suis dit : au lieu d'aller vers quelque chose de potache et qui nous fait rigoler un peu facilement, allons dans les ténèbres.

Louis Arène: Il ne s'agit pas d'aller vers les ténèbres pour aller vers les ténèbres. Notre fer de lance et notre énergie, au Munstrum, c'est la joie, même si on peut s'attaquer à des pièces sombres. La joie est ce que l'on veut convoquer chez les spectateurs et ce à partir de quoi on travaille avant tout au plateau. C'est cette énergie-là qui est notre moteur principal. Mais d'une certaine manière, pour que ce soit une vraie joie solide qui ne porte pas d'ocillères et qui regarde le monde en face, pour lui donner sa vraie valeur, il faut regarder l'époque en face, et voir que dans les ténèbres de *Macheth*, il y a quelque chose qui correspond à notre

LEVER DE RIDEAU / LE GRAND ENTRETIEN D'ARNAUD LAPORTE

violence, à la barbarie et à l'inhumanité qui est en train de se réveiller un peu partout. Il s'agit justement de ne pas se laisser écraser par cette barbarie, par cette violence, mais d'essayer de trouver un autre chemin que celui dont on a l'impression qu'il nous est imposé et auquel on aurait l'impression que l'on ne peut pas échapper. Il faut regarder dans l'abîme pour s'en sortir.

Théâtre(s): Vous vous sentez bien avec Shakespeare ?

Lionel Lingelser: Oui, parce que Lucas Samain a fait un boulot incroyable de réécriture. C'est un bonheur de se mettre ça dans la bouche. Shakespeare, c'est un bonheur. C'est jouissif de vivre ça, d'autant que nous jouons les deux rôles principaux : Macbeth et Lady Macbeth. On va s'amuser !

Louis Arène : La grande puissance de son écriture nous permet de faire ce que l'on aime beaucoup faire au Munstrum : le grand écart entre le sacré et le profane, le kitsch et le sublime, le grand-guignol et la tragédie.

Théâtre(s): Vous êtes artistes associés, toujours, au Théâtre de La Filature, à Mulhouse. La compagnie est associée depuis 2022 au Théâtre public de Montreuil. Depuis septembre 2023 aux Célestins, à Lyon, ainsi qu'au TJP, à Strasbourg. Qu'est-ce que ces associations permettent, très concrètement, pour vous ?

Lionel Lingelser: Ça permet un travail de territoire, un travail de pédagogie. Le masque est un outil formidable pour aller à la rencontre des publics, et toute la compagnie y participe, même les techniciens commencent à donner des cours. Il y a aussi des rêves que l'on n'aurait pas osé imaginer, parce que ces lieux nous font des commandes, comme le grand temps fort que l'on a eu à Montreuil ou *Les Possédés d'Ilfurth*, qui est né d'une commande.

Théâtre(s): Mais plutôt que d'avoir une maison à vous, vous désirez garder votre liberté ?

Louis Arène: On a déjà notre maison avec le Munstrum. Et personnellement, je ne pense pas avoir les épaules pour diriger un théâtre. Pour moi, c'est un tout autre métier, et c'est une fonction dont on voit qu'elle demande aussi beaucoup de sacrifices.

Lionel Lingelser : Louis et moi sommes des acteurs à la base, même si on est devenus des metteurs en scène et des chefs de compagnie. On adore ça, et c'est pour ça aussi que mon solo est arrivé. J'avais besoin de me reconnecter à ce plaisir de la scène, et d'être seul, aussi, à côté de cette grande aventure collective. Et j'espère que le solo de Louis arrivera aussi ! (Rires)

Théâtre(s): Quand ?

Louis Arène: On prépare ! On en a parlé ce matin (rires). Mon tout premier spectacle était un solo que j'avais écrit au Conservatoire. C'est un très grand souvenir pour moi, une très grande émotion et un plaisir d'acteur qui s'est révélé à cet endroit-là. J'espère retrouver ça avant que mon corps ne me permette plus de faire ce que j'ai envie de faire réellement. Mais il faut qu'il y ait la nécessité.

Lionel Lingelser : Et c'est vrai que la liberté dont vous parliez, pour un artiste, elle n'a pas de prix. Ça aurait pu ne pas marcher, mais on a eu Avignon et une rencontre très forte avec le public qui nous a validés. Ensuite, les programmeurs sont arrivés, mais ça a d'abord été le public qui nous a plébiscités. C'était trop beau. Et le fait de recevoir le Molière du théâtre public m'a rendu fier et heureux, parce que ça représente tout un travail, une vision du monde, de l'accès au spectacle pour toutes et tous à n'importe quel âge. On a grandi dans le théâtre public, on s'en est nourris. C'est là que l'on a eu nos premières émotions, à La Filature, à Paris, au Conservatoire, qui nous a offert trois ans de cours gratuits. C'est exceptionnel ! Et quand on a eu le Molière, c'était le plus beau Molière que l'on puisse avoir. C'est le théâtre « public » au sens de l'institution, et ça inclut en même temps la notion du public qui nous fait vivre. C'est fabuleux !

Makbeth

D'après Shakespeare, traduction et adaptation de Lucas Samain, en collaboration avec Louis Arène/mise en scène de Louis Arène/conception de Louis Arène et Lionel Lingelser/avec Louis Arène, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Lionel Lingelser, Anthony Martine, François Praud et Erwan Tarlet.

Création à Toulon (83) du 26 au 28 février. Puis en mars au Mans (72), à Dijon (21) ; en avril à Reims (51), à Lyon (69) ; du 29 avril au 15 mai à Montreuil (93), puis à Mulhouse (68) ; en juin à Lille (59).

Et aussi en tournée, en janvier, *Les Possédés d'Ilfurth*. Texte de Yann Verburgh en collaboration avec Lionel Lingelser/ mise en scène et interprétation de Lionel Lingelser.

Munstrum Théâtre

De chair et de sens

Théâtre de masque, de chair et de sens, le Munstrum Théâtre est emmené par les acteurs et metteurs en scène Louis Arene et Lionel Lingelser. Il revisite textes classiques et contemporains et explore le chaos du monde en mêlant étrange et humour, fantaisie et noirceur, au gré de créations jubilatoires.



Louis Arene et Lionel Lingelser

Ces deux-là répètent, inlassablement, et à tour de rôle, les mots "appétit", "avoir faim", "nourrir", "nos ventres". Et disent ainsi beaucoup du théâtre organique qu'ils pratiquent et affectionnent. Un théâtre qui parle -et qui cogne- à l'estomac. Louis Arene et Lionel Lingelser se sont rencontrés voilà vingt ans sur les bancs du Conservatoire d'art dramatique. *"Nous avons très vite réalisé que nous partageons le même appétit pour un théâtre physique, révélé dans les cours de*

masques de Mario Gonzalez et Christophe Patty. On nous a mis un masque sur le visage et on pouvait être tout ce qu'on voulait ; retrouver l'aspect ludique, la joie, la vieillesse, mais aussi l'innocence de l'enfance. Cela nous offrait une palette de jeu incroyable, une grande liberté mais dans des cadres très précis, avec des codes et l'alphabet qu'on avait reçu. C'était formidable !", raconte Lionel Lingelser. Son comparse lui fait écho : *"Quel incroyable espace de créativité pour l'acteur !*

L'acteur masqué est un peu le maître du plateau et de ce qu'il produit. Il sculpte le personnage dans l'espace". Lionel poursuit : "Il devient son propre metteur en scène. C'est très intime, le masque, et cela permet des grands écarts incroyables entre l'humour, la fantaisie et la tragédie".

Avec cet objet théâtral par excellence, existant depuis des siècles et présent sur tous les continents, ils avancent dans leur recherche. S'éloignent des archétypes du masque et l'épurent, pour le conduire vers des formes plus contemporaines. Ils oeuvrent aussi beaucoup sur la matière, en délaissant les matériaux jusque-là lourds ou contraignants utilisés (cuir et bois) et en réinventant leur propre masque. En se servant d'une matière jusqu'ici utilisée pour fabriquer des semelles orthopédiques, ils obtiennent un accessoire plus léger, brillant comme de la peau, facile à tordre, peindre ou nettoyer. **"Nous avons délaissé le côté sacré, rigide, parfois un peu encombrant du masque et créé comme une seconde peau"**, confie encore Louis Arene, qui fabrique les masques. Ils s'attèlent également à lui donner une expression un peu plus neutre qu'à l'accoutumée, un peu inquiète, saisie. *"Comme un lapin dans les phares"*, sourit-il.

A la sortie du Conservatoire,

Lionel court les scènes aux côtés d'Omar Porras, Louis fait son entrée à la Comédie-Française. A Mulhouse, où Lionel a grandi, ils créent leur compagnie, Le Munstrum théâtre, en 2012. *"Un laboratoire, un endroit à nous où on peut se retrouver, chercher et réfléchir avec ceux qu'on aime à la création d'un art qui donne à manger à nos muscles et ait du sens."*

Le nom de la compagnie évoque la figure du monstre, à la fois effrayante et attachante, qui fait peur et fascine. *"Nous avons tous cela à l'intérieur de nous : le pire et le meilleur. Mais le monstre est aussi celui qui montre, celui par qui la révélation arrive"*, souligne Louis Arene.

Dès la naissance du Munstrum, ses créateurs souhaitent *"embrasser tous les questionnements et les angoisses contemporaines, la peur du futur et la nostalgie de l'avant, et les amener à un autre endroit. Plutôt que regarder le monde qui s'effondre, essayer de regarder celui qu'on construit sur les ruines de l'ancien. Notre théâtre aime chercher le chaos, gratter les plaies, regarder la douleur en face, mais aussi la prendre en charge."*

Ils n'hésitent pas à mettre de l'outrance, de la fantaisie, de la drôlerie dans les ténèbres. Et d'invoquer l'Argentin Copi, un de leurs auteurs de prédilection. *"Il adore regarder les marginaux, les drogués, les fous, les homos, mais jamais de façon misérabiliste. Il en fait des figures tristes, mais flamboyantes"*.

Depuis ses débuts, le Munstrum aborde des auteurs divers :



Copi donc, dont il a monté dans un diptyque baptisé *40° sous zéro*, *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*. Puis Molière dont il a revisité *Le Mariage forcé* avec les acteurs de la Comédie-Française, dans une formidable inversion des rôles : aux femmes les rôles d'hommes (Julie Sicard campe Sganarelle et toute sa perversité lubrique, Christian Hecq sa promise), en en révélant toute la cruauté et l'incroyable caractère féministe actuel.

C'est Lionel Lingelser qui interprète et a mis en scène *Les Possédés d'Ilfurth*, conte féérique et flamboyant de Yann Verburgh.

Après un beau temps fort d'un mois au théâtre de Montreuil la saison dernière, à l'invitation de Pauline Bayle, le Munstrum bénéficiera d'un nouvel éclairage au Théâtre du Rond-Point où trois de ses spectacles seront présentés. Laurence de Magalhães et Stéphane Ricordel, les maîtres des lieux, les accompagnent depuis leurs débuts : *"C'est une compagnie inclassable aux propositions poétiques et singulières que nous chérissons"*, écrivent-ils.

Prochain chef-d'œuvre auquel

ils ont entrepris de s'atteler : *Macbeth*, qu'ils réécrivent *Makbeth* ! *"Shakespeare, c'est le maître du théâtre, entre la terre et le ciel, il a interrogé la psyché humaine comme personne. Nous aimons la radicalité de ce personnage, la façon dont il s'enfonce dans la barbarie. Avec la magie, les accessoires, la fumée, nous tenons un terrain de jeu extraordinaire. Notre défi sera d'aller chercher l'humour, mais aussi la lumière dans l'obscurité et de cultiver la joie, qui est pour nous l'acte poétique ultime !"*

Nedjma Van Egmond

Le Munstrum, invité du Théâtre du Rond-Point, 2bis av Franklin Roosevelt 75008 Paris, 01 44 95 98 00

■ *40° sous zéro*, d'après Copi, mise en scène Louis Arene, conception Louis Arene et Lionel Lingelser, avec Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Ethève, Lionel Lingelser, François Praud, du 11 au 27/01

■ *Le Mariage forcé*, de Molière, mise en scène Louis Arene, avec Sylvia Bergé, Julie Sicard, Christian Hecq, Benjamin Lavernhe, Gaël Kalimindi, du 20/02 au 1/03

■ *Les Possédés d'Ilfurth*, de Yann Verburgh, mise en scène et interprétation Lionel Lingelser, du 14/05 au 1/06

janvier - février 2024

UN JOUR AVEC

l'Humanité
MERCREDI 5 AVRIL 2023.

l'Humanité

O nze ans après avoir créé leur compagnie à Mulhouse, Louis Arene et Lionel Lingelser posent leurs valises, leurs décos, leurs rêves, leurs envies et leurs faux nez tout un mois à Montreuil, en Seine-Saint-Denis. Avec leur Munstrum Théâtre, ils sont invités par Pauline Bayle, désormais directrice du TPM, le Théâtre public de Montreuil. Les voilà premiers artistes associés de cette grande maison fièrement dressée sur la place Jean-Jaurès, au centre de la cité, en face de l'hôtel de ville. Ils inaugurent un rendez-vous qui sera annuel, une carte blanche à une équipe artistique dénommée Quartiers d'artistes.

Trois spectacles sont ainsi à l'affiche, *Zypher Z*, *les Possédés d'Illfurth* et *Clownstrum*. Les trois résumant un peu l'univers de cette compagnie qui, au fil du temps, cultive des univers aussi étranges que son nom. « *Un jour, se souvient Lionel Lingelser, c'était dans sa cuisine, j'ai demandé à ma grand-mère comment se disait "monstre" en alsacien. Elle a prononcé un mot impossible, mais, à la sonorité, on s'est dit de suite : voilà, ce sera Munstrum. C'était évident autant que poétique.* » Et puis, comme le dit Pauline Bayle, « *de toute façon, le théâtre est la maison des monstres. D'ailleurs, qu'est-ce qu'un monstre ?* »

« LA FIGURE DU MONSTRE EST UN CATALYSEUR D'ÉMOTION »

« C'est notre fil rouge, poursuit Louis Arene. Nous le déclinons poétiquement, prenant en compte les angoisses contemporaines, notamment dans la jeunesse, de l'effondrement de nos civilisations. Il faut se sortir de ce climat anxiogène, des représentations mortifères qui nous sont souvent imposées, en se posant la question : qu'est-ce qu'on invente pour après ? » Point de vue que précise encore Lionel Lingelser : « *Il nous appartient de prendre à bras-le-corps cette situation, et aussi de lui insuffler de l'humour. C'est capital. N'oublions jamais que la figure du monstre est un catalyseur d'émotion, comme une loupe pointée sur ce que nous sommes tous, sur ce que nous sommes en train de vivre. Nos fables se situent toujours dans ces univers partagés, sur fond de*

fable écologique. Dans Clownstrum, ces personnages qui cherchent de l'eau sont à fond dans l'actualité... » À Montreuil, le Munstrum Théâtre veut toucher « *tous les publics, notamment jeunes* », et entend faire partager son univers à tous, à travers ses spectacles, mais aussi avec une exposition, des rencontres ou encore toute une nuit « *de fête et de musiques* » avec le collectif parisien queer Aie.



Louis Arene et Lionel Lingelser sont artistes associés de la scène nationale de Mulhouse. LIVIA SAAVEDRA POUR L'HUMANITÉ

Le Munstrum Théâtre : même pas peur

Louis Arene et Lionel Lingelser, fondateurs de cette compagnie en 2012, inaugurent Quartiers d'artistes à Montreuil et y présentent trois de leurs spectacles.

temps, ils sont un mystère, une fascination pour le spectateur. Cette seconde peau permet de réaliser de grands écarts entre le comique et le tragique, le sacré et le profane, le kitsch et le sublime, que ce soit un masque neutre ou un nez de clown. » Tous sont fabriqués par Louis Arene. Ausortir du Conservatoire, disent-ils ensemble, « nous étions très avides d'aller vers un théâtre physique ; le masque nous a permis d'aller vers cette énergie particulière au plateau ».

« NOUS VOULONS TOUJOURS ANIMER LA FLAMME DE LA JOIE »

Depuis 2017, ils sont artistes associés à la Filature, scène nationale de Mulhouse. À compter de septembre, le Munstrum entamera aussi un compagnonnage avec les Célestins, théâtre de Lyon. Même chose

« Le masque permet de grands écarts entre le sacré et le profane, le kitsch et le sublime »

LIONEL LINGELSER

l'an prochain avec le TJP de Strasbourg. « *Cela nous permet de travailler sur de nouveaux territoires, et de faire tourner nos créations.* » La saison prochaine la troupe doit reprendre *40 Degrés sous zéro*, une farce glaçante à partir de *l'Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer et des *Quatre Jumelles*, contes inspirés à Copi par les années de dictature péroniste. Le Munstrum envisage aussi de reprendre un classique, *le Mariage forcé*, de Molière, créé en 2022 à la Comédie-Française à la demande d'Éric Ruf, l'administrateur. Et les monstres n'ont pas fini de chatouiller les orteils des classiques. « *Nous travaillons désormais, sans doute pour 2025, avec le maître incontesté du théâtre, celui qui parle aux étoiles, précise Louis Arene, William Shakespeare.* » Et ce sera *Makbeth*. Volontairement avec un K. Louis et Lionel affirment leur « envie de retrouver là toute la troupe au plateau, dans une démarche qui sera forcément artisanale, mais avec une machinerie très importante. Dans les temps difficiles qui sont les nôtres, nous voulons toujours animer la flamme de la joie ». Avec quelques monstres ? Même pas peur. ■

GERALD ROSSI

MADMOIZELLE

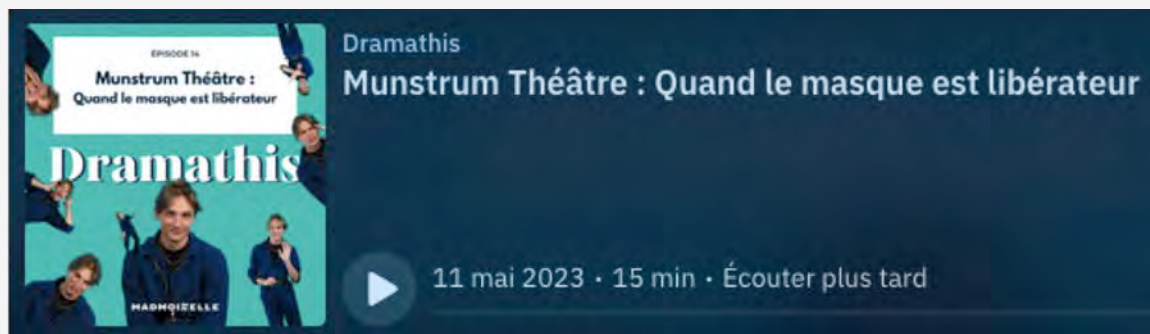


l'occasion du premier Quartiers d'artistes du Théâtre Public de Montreuil, le Munstrum théâtre a (re)présenté trois pièces singulières. Chimères, clowns et exorcisme, la poésie avance masquée.

Des monstres, des clowns et un exorcisme : cette compagnie réinvente le théâtre

C'est un institut de sondage dirigé par une éléphante. C'est une friche jonchée de bouteilles plastiques. C'est un village qui s'enivre par ses propres légendes. C'est chaque fois un univers propice à des créations surprenantes où le **Munstrum Théâtre** conjugue humour, horrifique et poésie. On y voit tantôt la vierge, tantôt Marguerite Duras. Mais la suite reste toujours à venir.

Le public glisse sur le bord des sièges, les yeux écarquillés, pour ne rien louper de l'univers singulier de la compagnie alsacienne. Dans cet épisode, nous chercherons à comprendre comment une patte si singulière peut se renouveler encore, après 10 ans d'existence. **Un théâtre généreux, physique et d'une précision rare. Mathis Grosos**



➔ <https://www.madmoizelle.com/podcasts/des-monstres-des-clowns-et-un-exorcisme-cette-compagnie-reinvente-le-theatre>

Les masques tombent

C'est l'histoire de deux acteurs qui ont décidé que masqués, ils seraient libres.

Le Munstrum Théâtre invente son esthétique : entre gore, queer et baroque.

A voir au Théâtre Public de Montreuil

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

L'un, Lionel Lingesler, est grand et brun, son visage posé sur un corps d'athlète, exprime une forme d'ingénuité. L'autre, Louis Arene a un physique de statue grec qui lui donne des airs plus martiaux. Le premier est d'origine alsacienne, le second a grandi à Paris. Tout semble les opposer, mais nous le savons, les contraires s'attirent. C'est en 2006 sur les bancs du Conservatoire national d'Art dramatique de la ville de Paris, qu'ils se rencontrent. Ils sont jeunes, beaux, partagent un imaginaire fou. « La première chose qui nous a rapprochés, se souvient Louis Arene, ce sont les cours de masque de Mario Gonzalez et Christophe Patty. Nous avons été fascinés par tous les possibles que ce simple accessoire permettait. Cela résonnait fortement avec notre goût déjà prononcé pour un théâtre physique, et un penchant pour la transformation. En portant un masque, on peut jouer un homme, un enfant, une femme, un monstre. » Aussitôt, le bouillonnant Lionel Lingesler surenchérit. « C'est plus que cela. Grâce au masque, on est vraiment nous-même sur scène. Je crois que je n'ai jamais été aussi authentique, touché d'aussi près la vérité des personnages qu'en portant cet appendice. »

Le bestiaire

À la sortie du conservatoire en 2009, s'ils sont toujours là l'un pour l'autre, ils poursuivent séparément leur route artistique. Après avoir travaillé avec Emmanuel Demarcy-Mota, Philippe Calvario, Annabelle Simon, Dominique Catton ou Mélodie Berenfeld, Louis Arene écrit, met en scène et interprète *La Dernière Berceuse*, pièce qui obtient le Prix des Arts de l'Académie Nationale d'Art Dramatique Silvio d'Amico de Rome ainsi que le Prix du Jury 2011 du festival Passe-Portes de l'île de

**Lionel Lingesler :
« Grâce au masque,
on est vraiment nous-
mêmes sur scène »**

Ré. En 2012, à la demande de Muriel Mayette-Holtz, alors administratrice de la maison de Molière, il devient pensionnaire de la Comédie Française. Lionel Lingesler n'est pas en reste. Scapin pour Omar Porras en 2010, il intègre la même année le Théâtre du Phare, où sous la direction d'Olivier Letellier, il joue dans *Oh Boy*, pièce qui obtint dans la foulée le Molière du Spectacle Jeune public. En 2012, les deux artistes, riches de nombreuses expériences, fondent le Munstrum théâtre. « Un terme qui me vient de grand-mère, souligne le ténébreux Alsacien. Quand on cherchait un nom pour la compagnie. Je lui ai demandé comment on disait monstre en alsacien. Elle m'a répondu un truc dans son dialecte, dont je n'ai retenu que le terme munstrum. » Derrière ce mot se cache tout un imaginaire, un bestiaire. « Cela nous plaisait, poursuit Louis Arene, qu'étymologiquement parlant, il y a aussi la notion de montrer, de révélation, que monstre n'est pas que négatif, mais aussi contient l'idée de quelque chose de spectaculaire, d'extraordinaire. Cela signifie aussi un avertissement des dieux. C'est cette polysémie des sens qui nous intéressait beaucoup. »

Leur premier spectacle, *L'Ascension de Jipé*, voit le jour en 2014 à La Filature de Mulhouse. Déjà, tout ce qui fait la particularité du Munstrum est là. Dans un monde post-apocalyptique, un homme modèle développe une obsession pour le soleil, astre depuis longtemps disparu des cieux. Mais c'est en 2016 que les deux artistes rencontrent leur public. Encensée par la critique, leur adaptation fantasmagorique du *Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg fait les beaux-jours de la Manufacture à Avignon l'été 2017. La troupe est lancée. De petites formes comme *Clownstrum*, qui peut se



© JEAN LOUIS FERNANDEZ

jouer dans une cour de lycée, comme dans un parking, à d'autres plus opératiques comme *40 degrés sous zéro* d'après *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les quatre jumelles de Copi*, le duo impose un style singulier, artisanal, qui invite à un voyage vers un ailleurs fantasmé autant gore, queer qu'extravagant.

Fable noire

Les fondateurs du Munstrum ont toujours mille idées en tête. Continuant en parallèle leur carrière solo, Lionel du côté de Rodolphe Dana ou de Pauline Ribat, Louis, de celui de Laurent Hatat, c'est en famille qu'ils se ressource et que l'émulation artistique se fait. « Nous sommes très attachés à la notion de troupe, confie Louis Arene. C'est à la fois stimulant et protecteur. Quand nous commençons un nouveau projet, nous essayons de tout remettre à plat et de ne pas prendre le masque comme un acquis. C'est au fil du processus créatif que très souvent, nous nous rendons à nouveau compte de sa pertinence en tant qu'outil dramaturgique. Nous revenons

aussi souvent à la nécessité de se confronter au monde et à notre époque. Je pense que c'est aussi pour cela que, dans nos pièces, des sujets comme l'urgence écologique, l'angoisse face à un monde qui s'effondre, la question de l'identité, sont constamment présents. » Avec *Zypher Z*, leur dernière création, le Munstrum théâtre poursuit son geste artistique autour du conte d'anticipation, mais cette fois, les deux artistes mettent la main à la plume. Avec l'aide de Kevin Keiss, ils imaginent une dystopie kafkaïenne, où des animaux humanisés dominent les hommes, devenus malingres et presque inutiles. Fable noire, le spectacle questionne l'état de nos démocraties. Empruntant des chemins de traverse, multipliant les effets spéciaux sans jamais céder à la surenchère technologique, Lionel Lingelser et Louis Arene ne cessent de nous entraîner dans leur univers sombre autant que pailleté. Artistes protéiformes et multifacettes, ils renouvellent avec ingéniosité le théâtre de tréteaux. Avant de s'attaquer en 2025 à un véritable monstre, William Shakespeare.

ZYPHER Z

de Louis Arene, Lionel Lingelser et Kevin Keiss, mise en scène de Louis Arene, au Théâtre Public Montreuil du 4 au 12 avril

GLOWNSTRUM

du Munstrum Théâtre, Théâtre Public de Montreuil du 27 au 30 avril

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH

Théâtre Public de Montreuil du 14 au 22 avril

MAKBETH



↑ Burlesque, humour et effroi se mêlent dans cette œuvre, vertigineuse exploration de la folie et fable politique.

Lâchez les monstres

THÉÂTRE **Makbeth**, d'après William Shakespeare.

Mise en scène de Louis Arene. Du 10 au 13 juin, Théâtre du Nord, Lille. Du 5 au 7 novembre à Malakoff Scène nationale (Hauts-de-Seine). Du 20 novembre au 13 décembre au Théâtre du Rond-Point, Paris-8°.

●●●●● C'est un « Macbeth » de rouge et de noir. Rouge, comme les grandes giclées d'hémoglobine qui recouvrent les personnages et la scène. Noir, comme le gouffre dans lequel nous attirent le couple Macbeth, sorte de monstre bicéphale, et l'effroyable tragédie réputée inmontable et maudite de Shakespeare au point que, si longtemps, par superstition, on n'osa la nommer autrement que « la pièce écossaise ». Œuvre avec laquelle Louis Arene et Lionel Lingelser, qui incarnent aussi les époux maléfiques, ont pris nombre de libertés sans pour autant la trahir ou la dénaturer. L'adaptation et la dramaturgie sont signées Lucas Samain et Kevin Keiss.

Ici, les sorcières n'apparaîtront que furtivement. Il y aura, en revanche, des fantômes et un chevalier en armure, des lasers et de la fumée, d'étranges matières gluantes, du goudron et des plumes. Un « k » s'est substitué au « c » du titre original. K comme Kafka, chantre de la métamorphose et de l'inquiétant, figure inspirante pour le Munstrum Théâtre. Mais aussi, et

surtout, voilà l'œuvre, vertigineuse exploration de la folie et fable politique, parsemée ici et là d'ingénieux traits d'humour, de farce même. Lady Macbeth se balade en robe vissée sur une tente Quechua, une chaise d'arbitre sert de trône, les boyaux débordent des corps, les membres valsent, les morts ressuscitent avant d'être tués à nouveau, avec force artifices. Ce « Makbeth » iconoclaste se réjouit de la confusion des genres, crie, fume, flamboie, mêle effroi et burlesque dans un mariage savamment dosé. Les tableaux d'une impressionnante beauté formelle se succèdent au rythme d'une bande-son enthousiasmante, où s'enchaînent vieux tubes soul et Nick Cave.

Toute la troupe transforme le plateau en gigantesque champ de bataille, au sens propre comme au figuré. De Duncan à Malcom, les acteurs et actrices multiplient les rôles, merveilleusement dirigés et d'une folle expressivité sous leurs masques – qui couvrent le haut du visage et la tête et laissent les crânes lisses. C'est un théâtre de la cruauté, viscéral. De bout en bout, la barbarie gronde. Difficile de ne pas entendre dans cette pièce apocalyptique et baroque des échos du présent. Pourtant, de tout ce chaos et ces ténèbres surgit une irréductible joie. Joie pour les artistes de jongler avec les mots, de jouer, d'être au plateau, de panser les plaies et de donner la poésie en partage au public. Qui, chaque soir, se lève comme un seul homme pour applaudir ce théâtre fou. C'est précieux par les temps qui courent. **Nedjma Van Egmond**

APRÈS Copi et Molière, le Munstrum Théâtre se frotte à un grand classique du répertoire britiche : « Macbeth ». On commence à bien connaître le style de cette compagnie : déjanté, postapocalyptique, baroque, excessif à souhait. Alors, se met-elle à l'heure shakespearienne ou bien est-ce Shakespeare qui se munstrumanise ? *That is the question.*



Réponse : « Macbeth » devient « Makbeth », dans une version retraduite et remixée avec des improvisations. Ici, le mal n'attend pas la prophétie : il s'invite d'emblée, dans une scène de guerre d'un réalisme à couper le souffle. Et, lorsqu'une créature étrange annonce au héros sa destinée royale, on sait que le cauchemar ne fait que commencer.

Makbeth, c'est Louis Arene, méconnaissable sous son

masque en résine, à l'image de ses sept camarades de scène, tous chauves et bizarroïdes, dont un circassien qui ne tient pas en place dans le rôle du fou du roi. A peine la couronne lui est-elle promise qu'il passe à l'acte et assassine le roi Duncan, grotesque au possible avec son énorme ventre postiche et son sceptre en forme de tringle à rideau.

A ses côtés, Lady Makbeth, interprétée par Lionel Lingelser, grand échalas au crâne lisse, drapé dans une robe faite d'une tente Quechua recyclée, est une lady aussi perfide que perchée, poussant son époux vers l'abîme.

Pendant 2h15, le Munstrum ose tout. Son esthétique à la « Mad Max » queer exploite à fond les excès du théâtre éli-

sabéthain. Le gore se mêle à la bouffonnerie et au kitsch. *Last but not least*, la bande-son balance des synthés des années 80 et de la soul. Et ça marche du tonnerre. Les images frappent fort, les comédiens donnent tout, et la mise en scène nous plonge dans des ténèbres fascinantes. Jamais Shakespeare n'a semblé aussi monstrueusement kaustique.

Mathieu Perez

● Au Théâtre public de Montreuil, jusqu'au 15/5. Puis à La Filature, à Mulhouse, les 22 et 23/5, et au Théâtre du Nord, à Lille, du 10 au 13/6.

Makbeth

(Un K d'espèce)

7 MAI 2025

Le Canard enchaîné

Les Echos

Un « Makbeth » monstre au Théâtre public de Montreuil

THÉÂTRE

Louis Arène et son Munstrum Théâtre revisitent de manière spectaculaire la tragédie de Shakespeare, dans un déluge inédit d'effets, d'images et de son.

Philippe Chevilley

Amateurs d'épure, ce « Makbeth » à l'affiche du Théâtre public de Montreuil n'est pas fait pour vous. Les fans de grand spectacle seront en revanche comblés par l'adaptation

flamboyante, faite de bruits et de fureur, de la tragédie de Shakespeare par Louis Arène et son Munstrum Théâtre. Avec son lot d'images fantastiques, sa bande-son phénoménale, elle nous propulse dans un univers baroque post-élisabéthain et pré-apocalyptique inédit.

Un petit « k » au lieu du « c » de « Macbeth », ça ne change pas grand-chose sur le papier, mais ça veut dire beaucoup sur la scène de Montreuil. Les gardiens du temple shakespearien en sont pour leurs frais... La traduction-adaptation de Lucas Samain est pour le moins

vagabonde. Le bon roi Duncan, tué par le couple Macbeth, est un genre de Dagobert sadique, son fils Malcolm, très queer, entretient une liaison torride avec Macduff. Et à la fin, c'est le chaos, la folie qui triomphent... ou peut-être la poésie – gardons le suspense sur la conclusion.

Dès l'introduction, le spectateur est plongé dans un monde en guerre, sanglant et fumant, dont il ne peut rien sortir de bon. Les prédictions hasardeuses d'une sorcière sortie des nuées suffisent à convaincre Macbeth de s'improviser régicide, avec la complicité de sa Lady, et de

devenir le nouveau tyran. Le spectacle culmine lorsque, ayant fait le vide autour de lui, il se retrouve monstre parmi les monstres, enlacé par des « aliens » gluants, tel le fruit pourri d'un arbre maléfique.

Du tragique au burlesque

Que d'images inouïes ! L'assassinat de Duncan dans une alcôve fait de rideaux frémissants, les sorcières aux formes indéfinissables, le fantôme de Branquo, l'ami trahi, surgissant de la nappe du banquet, le chevalier en armure chantant du Nick Cave. Lasers, fumigène, chansons

rock et soul, déflagrations. On pense à Thomas Jolly, au Grand Guignol d'antan, au cinéma d'horreur... Puis, on se dit que le théâtre de Louis Arène ne ressemble à rien d'autre, qu'il a même un côté sorcier avec ses huit acteurs masqués, capables d'incarner un roi, une reine, des spectres déchaînés et toute une armée au combat. Fidèle à l'esprit du grand Will, le Munstrum joue l'équivoque, mêlant le grotesque tragique au burlesque anachronique, au prix parfois de quelques actions et répliques faciles. Le spectacle créé en février à Châteauvallon-Liberté

devrait se bonifier (il est annoncé en novembre au Rond-Point Paris). Réputé comme une des pièces les plus difficiles du répertoire shakespearien, ce « Macbeth » remet au goût du jour le théâtre épique. Le monde monstrueux qu'il nous montre ressemble à celui d'aujourd'hui : cruel, incertain, horrifique et beau. ■

Makbeth

d'après « Macbeth » de Shakespeare. MS de Louis Arène. 2 h 10. Jusqu'au 15 mai au Théâtre public de Montreuil (Seine-Saint-Denis), puis en tournée.

l'humanité

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

LUNDI 28 AVRIL 2025 | N° 24182

Makbeth en version rouge et saignante

THÉÂTRE La compagnie de Louis Arene et Lionel Lingelser propose une version brillante et délirante d'une des œuvres les plus célèbres de William Shakespeare.

Lyon, envoyé spécial.

Obus, grenades et mines explosent sans répit. Flashes aux éclats aveuglants et fumée âcre percent la nuit poisseuse. Les corps se démembrant puis gisent, désormais sans vie. Le vacarme des bombes s'insinue au plus profond des êtres, comme une symphonie au-delà du funèbre. Avec des allers-retours, dans un trouble émotionnel, entre les landes de l'Écosse médiévale et les guerres contemporaines.

C'est ainsi, devant un public capturé jusqu'au fond des fauteuils, que démarre le nouveau spectacle du Munstrum Théâtre. Après sa création à Châteauvallon, scène nationale du Var, *Makbeth* a fait escale aux Célestins de Lyon, qui assurent une part de la coproduction, avant Montreuil (Seine-Saint-Denis) et une tournée qui s'annonce copieuse.

La pièce se signale avec un « k » pour la distinguer de l'originale signée William Shakespeare. En 1972, Eugène Ionesco avait proposé une réécriture à sa sauce tragico-burlesque de cette pièce du Britannique et prolifique auteur. *Machett* prenait alors deux « t » finaux. Ici, Louis Arene et Lionel

Lingelser proposent une adaptation très personnelle de cette œuvre ultime publiée quelques années après la mort de l'auteur en 1616. *Macbeth* est incontestablement l'œuvre la plus sombre de Shakespeare, une des plus célèbres aussi, avec son lot de meurtres et de désespoirs nés dans la pensée confuse de dictateurs fous. Une pièce qui, pour le Munstrum, résonne sinistrement avec « la douleur du monde actuel ».

VOILÀ LE TEMPS DES INTRIGUES ET DES MEURTRES EN SOLO

Pour Lucas Samain, qui signe l'adaptation, voilà « l'histoire d'une ambition dévorante qui s'accomplit dans un premier meurtre et en entraîne d'autres en cascade ». *Macbeth* s'est emparé du pouvoir. Son règne dictatorial s'épuise dans le sang. Sur scène, bien après les formidables combats du début, voilà le temps des intrigues et des meurtres en solo.

Le fil du récit parfois se distend, au risque d'égarer, et l'on aurait aimé un peu moins de longueurs. Mais l'équipe avait prévu, il ne s'agit pas d'une énième lecture du *Macbeth* original. La démesure, le décor débridé, le grand-guignol qui ont fait la marque de fabrique de la compagnie depuis sa création en 2012 sont avec malice et

humour au rendez-vous. *Makbeth* est d'évidence une des éclosions fortes de ce printemps.

Mentionnons la musique originale et les créations sonores de Jean Thévenin et Ludovic Enderlen. Ainsi que les comédiens, Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Lionel Lingelser, Anthony Martine, François Praud, et Erwan Tarlet, qui sont tous parfaits. En simples soldats face à la mitraille, en sautillant fou du roi, en traîtres vengeurs, en rois et reine assoiffés de puissance et pris à leur propre piège sans autre issue que leur trépas.

Makbeth, juché sur la tour d'arbitre d'un match de tennis, n'est plus au final habillé richement que de sa couronne. Avec le corps recouvert du bout des orteils à la pointe des cheveux d'une matière écarlate et gluante. Son épouse a rejoint les mondes parallèles de la folie. Sans illusion, il contemple encore un instant son œuvre barbare et sanglante. Le Munstrum sait magnifier le rouge vif. ■

GÉRALD ROSSI

Du 29 avril au 15 mai
au Théâtre public de
Montreuil (Seine-Saint-Denis).
Rens. : theatrepublicmontreuil.com.
Puis en tournée à Mulhouse, Lille,
Paris (en novembre), Grenoble, etc.



Cette création du Munstrum Théâtre est une des éclosions fortes de ce printemps. JEAN-LOUIS FERNANDEZ

ZYPHER
Z

Sortir Télérama

Semaine du 4 au 11 avril 2023

Sélection critique par
Thierry Voisin

Munstrum Théâtre – Zypher Z

De Kevin Keiss, mise en scène de Louis Arene. Durée: 2h. Jusqu'au 12 avr., 18h (sam.), 20h (lun., mar.), Théâtre Public de Montreuil – salle Jean-Pierre-Vernant, 10, place Jean-Jaurès, 93 Montreuil, 01 48 70 48 90, theatrepublicmontreuil.com. (8-23€).

TTT Ça commence dans une pissotière et ça finit par un meeting politique. Pour sa nouvelle création, le Munstrum Théâtre, qui ne cesse de nous surprendre (*Le Chien, la nuit et le couteau*; *Clownstrum*; *40° sous zéro*), flirte volontiers avec le trivial et le grotesque dans un insolent conte dystopique et kafkaïen. Zypher est l'employé servile d'un institut de sondage dans un monde dominé par les animaux. Tout se détraque quand l'un de ses collègues se suicide. Zypher donne naissance à Z, son double, plus audacieux, plus charismatique aussi, au point de viser le pouvoir suprême. Les allusions à Orwell et à La Fontaine sont évidentes, avec une satire toutefois plus opulente de la manipulation des masses et du culte de la personnalité. Mais ce qui marque avant tout, c'est l'esthétique radicale de cette comédie à nulle autre pareille et la puissance du jeu des comédiens – renforcée par l'usage d'étonnants masques –, qui ne faiblit pas, jusqu'à une scène finale apocalyptique et drôle.

Voir article page 13

TRANSFUGE

Janvier 2022 / N° 154

Choisissez le camp de la culture

SCÈNE CRITIQUE



© JEAN LOUIS FERNANDEZ

Munstrum de rêve

Le Munstrum théâtre signe un spectacle noir, une gourmandise kafkaïenne follement drôle à voir aux Célestins.

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Dans un monde, où les humanoïdes à tête d'animaux ont pris le pouvoir, où les robots sont devenus des esclaves, Zypher, un des derniers descendants encore vivants du genre humain, tente de ne pas sombrer dans l'oubli. Enfermé dans les toilettes de l'institut de sondage pour lequel il travaille, il cherche à canaliser ses faibles forces, rassembler son courage pour exposer à la grande patronne, une éléphante irascible, une autre manière plus partielle d'interpréter les chiffres, et donc d'écouter le peuple. Autant dire qu'il a peu de chance d'être entendu.

Un jour, tout bascule. Le suicide d'un de ses congénères précipite cet homme malingre, presque invisible, dans une autre réalité. Une Ève au masculin, un double de lui-même, s'extirpe de ses entrailles. Lumineux, ce frère, cet autre Zypher, dit Zypher Z pour ne pas être confondu, fait tout ce que, lui, n'a jamais osé faire. Mauvais génie, ange salvateur, ce nouvel être, réel ou fantasmé, offre à notre petit bonhomme une chance de réinventer le monde, de défier les règles et surtout de flirter avec les frontières

de l'irrationnel.

Le duo Louis Arene et Lionel Lingelser nous a habitué à bien des folies, troublant de réalisme. Avec cette création imaginaire, il monte d'un cran avec ce conte d'anticipation où se conjugue merveilleusement une comédie noire à la Mel Brooks aux œuvres plus sombres et inquiétantes d'un Kafka contemporain. Univers dystopique délirant, folie fantasmagorique, les deux artistes, toujours aussi inventifs, invitent le spectateur à plonger dans une dimension horrifique, jouissive jusqu'à l'excès.

Entouré d'une troupe de choc – l'épatante Sophie Botte, l'inénarrable Delphine Cottu, le détonnant Alexandre Éthève et le petit nouveau, Erwan Tarlet – et accompagné à la dramaturgie par Kevin Keiss, le Munstrum théâtre s'autorise des outrances pour dénoncer à sa manière, si espiègle, si lucide, les travers de nos sociétés consuméristes. Face à la peur de l'autre, au repli sur soi, Louis Arene et Lionel Lingelser, nourris autant à Muriel Robin qu'à Marguerite Duras, signent un spectacle exigeant, lumineux et inclassable.

ZYPHER Z

Munstrum théâtre,
Conception Kevin Keiss,
Louis Arène et
Lionel Lingelser.
Les Célestins,
Théâtre de Lyon,
du 25 au 29 janvier et
tournée.

Libération

CULTURE

Le Munstrum Théâtre imagine une dystopie virtuose, où la société se déchire entre derniers humains et animaux anthropomorphes.

Au plus bas de l'échelle sociale : la dame pipi, robot corvéable à merci. Second écheloni : l'humain en burn-out, croquevillé sur la cuvette des WC. Et en haut de la pyramide : les animaux anthropomorphes, qui maltraitent les autres espèces jusqu'aux pissotières. *Zypher Z*, pièce de science-fiction du Munstrum Théâtre, fondé en 2012 par Lionel Lingelsèr et Louis Arene, débute dans les toilettes d'un grand institut de sondage, aux allures de club BDSM. Dans ce lieu symbolique, où la statistique se mêle à l'art de la domination, s'illustre à grands traits la hiérarchie d'une entreprise kafkaïenne, devenue métaphore du monde. S'y débat Zypher, un des derniers humains. Une nuit, harassé par des tâches bureaucratiques, il fait naître dans son épuisement un double maléfique, qui séduira sa patronne éléphante, avant de prendre le pouvoir de la maison.



JEAN-LOUIS FERNANDEZ

«Zypher Z», zoo zarb

Le récit s'emballe et déploie, tous azimuts, une multitude de références cinématographiques (*la Mouche*, *Alien*, *Matrix*...) et de thèmes sociétaux : la domination interespèces comme parabole du racisme en premier, quand le jumeau immoral de Zypher se transforme en Trump local. Mais le scénario ne rentre pas en profondeur dans la satire politique. Et ne prend pas non plus la tan-

gente du grand n'importe quoi, restant sagement au seuil d'une odyssée faite d'événements surprenants et illogiques. Mais il est si rare au théâtre d'assister à une dystopie spectaculaire que *Zypher Z* vaut vraiment le détour. Déjà pour ses jeux de lumières, effets spéciaux artisanaux et changements de décor qui s'enchaînent dans une mise en scène précise, ne laissant presque

jamais deviner ses artifices. On joue sur scène comme on projette des images au cinéma. Les PROJOS font caméra, passant d'une scène à l'autre dans d'impressionnants mouvements de travelling. Au-delà de cette virtuosité, on est impressionné par les masques, que portent tous les acteurs. Au plus près de l'épiderme, procédé déjà utilisé dans *40° sous zéro*, cette seconde peau accroît la vul-

néralité des visages. Les hommes apparaissent comme les survivants d'une espèce dégénérée. Les masques d'animaux façonnent, eux, des êtres hybrides qui se comportent comme des humains mais gardent des caractéristiques de leur animalité, ce qui donne des scènes comiques où le chien détective se voit déconcentré par une balle qu'on lui envoie au loin, où un phacochère déguste des limaces dans l'ascenseur, dérangeant une consœur chatte aux goûts délicats.

Quand elle est plus expérimentale, la scénographie débouche sur des visions puissantes. Dans un décor organique et gluant, Zypher tente de remettre son double à l'intérieur de son corps. On assiste alors à une mitose inversée. Débarrassée de ses oripeaux, la pièce nous fait entrevoir quelque chose du désespoir. Celui d'une humanité qui n'a comme unique porte de sortie que de repartir à zéro : revenir à la première cellule mère pour tout recommencer.

ANNABELLE MARTELLA

MUNSTRUM THÉÂTRE ZYPHER Z
Du 15 au 19 mars à Angers,
les 25 et 26 mars à Châtillon,
et du 4 au 6 mai à Reims.

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

l'Humanité

l'Humanité
LUNDI 7 MARS 2022

CULTURE & SAVOIRS



Avec *Zypher Z.*, six comédiens affublés d'étonnantes masques et costumes, se partagent près de 40 rôles.

ZYPHER Z., LES ANIMAUX PRENNENT LES COMMANDES

Dans ce transport dans le futur, il est encore question d'animaux. Lesquels ont tout simplement pris les commandes sur la Terre, alors que les humains ne sont plus qu'une espèce en voie de disparition, au mieux des serveurs sans envergure. Kevin Keiss et Louis Arene ont écrit ce conte très drôle autant qu'effrayant pendant le premier confinement, période propice aux idées noires.

Zypher (prononcer Zaïfeur) est le nom de l'obscur employé humain d'une puissante société de sondages, dirigée par une éléphant. Des bestioles portant cravate et costume peuplent ce nouvel univers, partagé avec des robots. Tant et si bien que l'on ne sait plus bien, en fait, qui d'eux possède le pouvoir. Et c'est une volonté des auteurs malicieux que de brouiller les pistes. Voilà que l'humble et effacé *Zypher* découvre le suicide d'un de ses semblables, puis qu'un jumeau, sorte de double, tente de ravir sa place dans la reconquête d'un peu de reconnaissance, de nouvelle ascension sociale. Six comédiens (Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Alexandre Éthève, Lionel Lingelser, Erwan Tarlet, avec la voix de Judith Chemla) se partagent près de 40 rôles. Tous portent des masques extraordinaires, conçus par Louis Arene, Louise Digard, Carole Allemand. Quant aux costumes, éga-

lement remarquables, ils sont dus à Colombe Lauriot Prévost, assistée d'Éloïse Pons ; avec les marionnettes de Carole Allemand, Louise Digard et Sébastien Puech.

« *Nous vivons des temps extraordinaires où l'humanité contemple sa possible fin prochaine dans une sorte de torpeur cataleptique* », pointe Louis Arène, assisté de Maëli Le Bricon pour la mise en scène.

Cet objet inédit s'inscrit cependant dans

FESTIVAL Coup d'envoi de la 22^e édition qui propose des créations où la folie le dispute à l'effroi. Et une nuit entière pour rendre vivants des objets inanimés.

la lignée des précédentes réalisations du Munstrum, comme *le Chien*, *la Nuit et le Couteau*, de Marius von Mayenburg en 2016, ou *40° sous zéro*, d'après Copi, en 2019. La compagnie, basée dans la région de Mulhouse depuis sa création en 2012, ne cesse de surprendre, en s'emparant de styles multiples. Ici, le final est un époustoufflant exercice de haute voltige, pendant que sur la scène s'abat une sorte de pluie épaisse, grasse et gluante qui progressivement enduit les corps rampant les uns sur les autres, comme dans une dernière agonie. ■

GÉRALD ROSSI



LE MONFORT / CONCEPTION
LOUIS ARENE, LIONEL
LINGELSER ET KEVIN KEISS /
TEXTE KEVIN KEISS ET LOUIS
ARENE / MISE EN SCÈNE LOUIS
ARENE

Le Munstrum Théâtre fait théâtre de ses angoisses sur notre monde en créant un spectacle total d'une grande beauté. Une dystopie animalière entre cruauté et drôlerie qui ravive notre besoin d'inventer le futur.

Singulier, troublant, puissant : le travail du bien-nommé Munstrum Théâtre co-fondé en 2012 par Louis Arene et Lionel Lingelser ne peut laisser indifférent. S'il interpelle aussi profondément, c'est sans doute parce que les formes originales que crée la compagnie bousculent et le cœur et l'esprit, ouvrent des ébauches de sens, font naître des émotions poignantes. En pleine conscience de la violence de notre monde, des menaces qui l'abîment et abîment notre humanité, les créateurs du Munstrum font théâtre de leurs inquiétudes avec une époustouflante maestria et une inventivité... débordante. Artistes à part entière, par chaque pore de leur peau, ils se tiennent à cet endroit paradoxal qui mêle cruauté et grotesque, dévastation et drôlerie, pour dire à la fois la tristesse de notre condition et la jubilation d'un art théâtral totalement débridé. Après notamment la mise en scène du texte *Le Chien, la Nuit et le Couteau* de Marius von Mayenburg (2016) puis l'adaptation de deux pièces de Copi intitulée *40 ° Sous zéro* (2019), le Munstrum passe un cap en proposant un spectacle total dont ils signent aussi la partition textuelle, écrite par Louis Arene et Kevin Keiss, dramaturge des deux dernières créations de la compagnie. Vont-ils alors se laisser dépasser par leur folle extravagance ? Vont-ils au contraire se laisser coincer par une lourdeur démonstrative qui aborderait frontalement les préoccupations du moment ? Ni l'un ni l'autre. Ils maîtrisent. Ils évitent les facilités et les surplombs.

Gardons le sourire mes petits écrous !

Si on peut penser que quelques scènes pourraient être resserrées, l'ensemble impressionne. Nous sommes dans un monde où les animaux gouvernent et où les quelques humains survivants sont de fragiles employés, parfois conduits au suicide. L'un d'eux, Zypher, soudain saisi de fulgurantes douleurs à l'épaule, accouche d'un double qui chamboule l'ordre établi, s'attaquant même en pleine période électorale à l'éléphante Églantine qui dirige de main de fer un puissant institut de sondages. Au sein de cette dystopie animalière, les robots et leurs diverses fonctionnalités font aussi partie du décor, et parfois flippent de leur immortalité. « *Gardons le sourire mes petits écrous !* » clament-ils pourtant. Une efficace scénographie de Mathieu Lorry Dupuy, de rayonnantes lumières de Jérémie Papin, des masques saisissants créés par Carole Allemand avec Louis Arene et d'étonnants costumes de Colombe Lauriot Prévost contribuent à la réussite d'un spectacle où les corps se transforment et racontent des tourments oniriques qui renvoient au réel. Au fil de scènes d'une beauté frappante, les corps disent les surgissements du désir et de l'inconscient, la persistance du conflit chez l'homme qui dès qu'il a été livré à son libre-arbitre a tué son frère, l'échec d'une humanité engluée dans son impuissance et sa soif de pouvoir. Mais ce n'est pas là tout ce qui est dit, car le Munstrum aime à rapprocher les contraires, à embrasser le multiple, à rire malgré la catastrophe. Comme le symbolisent le sublime rideau de théâtre qui enveloppe l'action, et quelques piquantes citations de Brel à Godard, l'art affirme ici pleinement son vif éclat et sa joyeuse distance. Le contraste est d'autant plus saisissant lorsque la cage de scène se dénude, et que l'homme l'habite de courses éperdues, tristement solitaires. Que de richesse dans ce foisonnant spectacle ! Saluons les six exceptionnels athlètes de cette fable plastique qui rassemblent des dizaines de protagonistes : Louis Arene, Sophie Botte, Delphine Cottu, Alexandre Éthève, Lionel Lingelser et Erwan Tarlet, nouveau venu circassien. Si le nom de *Zypher Z* évoque un mutant, il pose aussi l'enjeu essentiel : comment s'y faire ? Comment s'adapter aux dangers du monde, en laissant place à l'audace de l'imagination et à la douceur de la cohésion...

Agnès Santi

40
DEGRÉS
SOUS
ZÉRO



Louis Arene, digne successeur de Copi

C'est un jeune metteur en scène qui karchérise les conventions théâtrales, et décrasse instantanément les cerveaux !

L'ancien pensionnaire surdoué de la Comédie- Française, Louis Arène est ce matin l'invité de Mathilde Serrell.

➔ <https://www.radiofrance.fr/franceinter/podcasts/nouvelles-tetes/nouvelles-tetes-du-jeudi-11-janvier-2024-7334556>

11 JANV. 2024



[...] **"40° sous zéro" mêle le trash déjanté du dramaturge argentin Copi et le baroque spectaculaire du Munstrum Théâtre.**

Place aujourd'hui à deux pièces en forme de diptyque, traitant d'exil et jouant avec les normes.

40° sous zéro (L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer & Les Quatre Jumelles), une création originale du Munstrum Théâtre d'après Copi mise en scène par Louis Arene, nous plonge dans une apocalypse peuplée de drag-queens et de costumes extravagants.

Avec

Victor Inisan Docteur en études théâtrales,
dramaturge et critique

Philippe Chevilly Chef du service culture
des Echos

➔ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-midis-de-culture/critique-theatre-krystian-lupa-livre-une-piece-sur-les-emigrants-d-apres-l-auteur-allemand-w-g-sebald-1384980>

15 JANV. 2024



Je parle de “jeune théâtre” entre guillemets, la compagnie a été fondée en 2012, surtout parce qu’elle attire un public particulièrement jeune, c’était encore le cas dans la grande salle du théâtre du Rond-Point à deux pas des Champs Élysées, pas vraiment réputé pour ça. J’y ai constaté, douloureusement un peu, que je ne l’étais plus tant que ça, jeune, en tout cas dans mes réflexes de spectatrice de théâtre ; je me suis trouvée assez perplexe et en même temps assez excitée par ce spectacle tout à fait inusuel pour moi.

➔ <https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/le-regard-culturel/le-regard-culturel-chronique-du-jeudi-18-janvier-2024-1274285>

18 JANV. 2024



8 MARS 2019

Direction La Filature à Mulhouse où vient d'être créé *40° sous zéro*, un collage de deux pièces de Copi, trente ans après la mort du dessinateur et dramaturge argentin.

Le Munstrum Théâtre s'empare de l'univers de Copi et sème le chaos sur scène.

Le Munstrum Théâtre a placé son spectacle sur une planète futuriste. On y retrouve les drag-queens chères à Copi et son théâtre n'a rien perdu de sa saveur dans la mise en scène Louis Arene.

ITW Louis Arene

Ce qui fait la singularité du Munstrum Théâtre est son travail sur le masque, qui est comme une seconde peau pour les comédiens dont Lionel Lingelser, un des fondateurs de la compagnie.

ITW Lionel Lingelser

Christian Lacroix fait partie de cette aventure. Il a pu mettre son imagination débordante au service de ce spectacle en créant des costumes délirants pour ces personnages lunaires et extravagants.

La musique du spectacle est signée Jean Thevenin, alias Jaune, qui fait partie de la playlist de France Inter.

40° sous zéro du Munstrum Théâtre : ce soir à La Filature de Mulhouse puis en tournée dans différents festivals dont le off d'Avignon cet été.

Stéphane Capron

Podcast

www.franceinter.fr/emissions/le-journal-de-19h/le-journal-de-19h-08-mars-2019

Télérama

Télérama 3861 10/01/24

CETTE SEMAINE,
NOUS SOMMES...

ÉBOURIFFÉS

40° SOUS ZÉRO,

au Rond-Point:
une performance
d'une liberté débridée.

66

40° SOUS ZÉRO

THÉÂTRE PERFORMANCE

LOUIS ARENE ET LIONEL LINGELSER

TTT

Combien de morts dans ce spectacle ? Jets de sang à tout-va, séquences trash, violence décomplexée : *40° sous zéro* ne fait pas dans la dentelle. Les comédiens et metteurs en scène Louis Arene et Lionel Lingelser (créateurs du Munstrum Théâtre, en Alsace, en 2012) ont eu en 2019 la géniale idée de réunir deux pièces du dramaturge argentin Copi (1939-1987), *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*. Dans la première, une femme transgenre subit des viols à répétition en Sibérie, dans l'indifférence de ses proches. Dans la seconde, quatre jumelles s'entre-tuent en Alaska, avant de ressusciter à l'infini grâce à la drogue qui circule par paquets autour d'elles.

Emmitouflée sous une couverture faite d'un patchwork de tissus, une drag-queen ouvre cette création déjantée au son de *Girls Just Want to Have Fun*, tube des années 80 signé Cyndi Lauper. Et rapidement, la folle machinerie du spectacle s'enclenche. Une grosse boule de poils traverse la scène à l'affût de la moindre chose à se mettre sous la dent, jusqu'à la plus dégoûtante des matières. La troupe du Munstrum Théâtre ne s'interdit rien, et certainement pas de nous faire rire ! L'intrigue est sans fin, et le récit, désordonné comme l'avait initialement voulu Copi. Campés par sept infatigables comédiens – vêtus de prothèses et de costumes signés Christian Lacroix –, ces personnages d'une cruauté jouissive ne répondent à aucun code ni genre et naviguent sur scène avec une folle liberté, toujours salvatrice. Un délice ! – **Kilian Orain**

| Du 11 au 27 janvier, Théâtre du Rond-Point, Paris 8^e, tél. : 01 44 95 98 21; du 7 au 10 fév., Théâtre des Célestins, Lyon 2^e, tél. : 04 72 77 40 00; les 13 et 14 février, Comédie de Valence-CDN (26), tél. : 04 75 78 41 70.

1^{er} FEV. 2024



Un Copi TRÈS ORIGINAL

THÉÂTRE

40° SOUS ZÉRO / 7 au 10 février, Les Célestins,
Lyon (69) / 13 et 14 février, Comédie de Valence (26)

Dans 40° sous zéro, le Munstrum Théâtre rassemble deux pièces de Copi. Très visuel, baroque, kitsch et sublime à la fois, leur univers à la croisée des disciplines donne puissamment vie aux identités singulières et toujours en mouvement de l'auteur argentin.

Adeptes entre autres arts de celui du masque, Louis Arene et Lionel Lingelser ont le goût des écritures qui suggèrent ou permettent la mise en scène de monstres. Les deux fondateurs de la compagnie Munstrum Théâtre voient pour cela dans l'œuvre de Copi (1939-1987) un territoire idéal. Ils trouvent aussi de quoi donner forme à leur rêve d'un théâtre où le jeu se mêle à un travail plastique, où la cruauté et l'étrange côtoient, selon leurs termes, *! le rire, la surprise et la jubilation*. Ils s'emparent de deux textes parmi les plus fameux de l'auteur argentin : *L'Homosexuel* ou *la difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*, qu'ils rassemblent sous le titre *40° sous zéro*, spectacle toujours en tournée depuis 2019.

Créées en 1971 et 1973 par Jorge Lavelli en France, où Copi vivait depuis 1963, ces pièces participent d'un même mouvement, explique Thibaud Croisy dans son excellente postface à une publication où elles figurent aussi côte à côte (1). Non seulement *L'Homosexuel* et *Les Quatre Jumelles* « font partie des pièces froides de Copi et contrastent avec la tonalité plus chaude de celles aux inspirations latinos » – d'où le titre choisi par le Munstrum, issu d'une réplique de *L'Homosexuel* –, mais elles *! jettent les bases de la longue méditation de Copi sur le corps, le sexe et l'identité*. Pour Louis Arene et Lionel Lingelser, également interprètes de leur spectacle avec cinq autres artistes, se placer sous le signe de la glaciation est aussi une manière de le situer d'emblée à distance de l'homosexualité à laquelle l'univers de l'Argentine a longtemps – et à tort – été cantonné.

sur la défense d'une identité précise. Immense, magnifique bien que drapée d'une vieille couverture en patchwork et coiffée d'un étrange assemblage de boules dorées type décoration de Noël, l'apparition qui introduit *40° sous zéro* pose les bases d'une esthétique queer qui va à merveille à Copi. Cette beauté faite de matières grossières, qui chante très lentement « Girls Just Want To Have Fun » de Cyndi Lauper, tient autant du maître de cérémonie de cabaret que de la diva. Elle ouvre la voie aux protagonistes de *L'Homosexuel* comme on le fait d'une trappe derrière laquelle se tapit tout un monde, une microsociété peuplée d'êtres qui échappent à toutes les normes en vigueur à l'extérieur.

Madre et Irina, qui se présentent comme mère et fille avant de laisser entendre qu'elles sont peut-être amants, sont esthétiquement comme intimement au-delà des genres. Régulièrement visité par une touffe de poils rampante aussi proche du chien que du rat géant, le drôle de couple fait de force masques et autres prothèses se livre au monstrueux ballet de Copi à la façon Munstrum. Théâtre de tableaux vivants, dont chaque élément – jeu, danse, lumière, son ou encore objets – entre constamment en friction avec l'autre, *40° sous zéro* prend garde de ne jamais fasciner totalement le spectateur, de le garder alerte face à la révolution et au tragique que recèle une forme très séduisante.

Le passage de la première à la seconde des pièces réunies par le Munstrum n'est qu'une rupture plus saillante que toutes celles qui composent le spectacle. En entrant dans *Les Quatre Jumelles*, on laisse de côté le minimum de logique maintenu par Copi envers et contre tous les rebondissements de *L'Homosexuel*. Là, ce ne sont plus des coups de théâtre qui se produisent toutes les deux secondes, mais une suite de morts et de résurrections, où la drogue et les flingues jouent un rôle aussi important que celles – ou ceux, car l'ambiguïté est là aussi de mise – qui les manient à tour de bras. Ce Copi queer à la puissance deux dit mieux que bien des discours les infinis possibles de l'être, et leur égale grandeur, qui survit à la décadence. ● ANAIS HELIUN

(1) *L'Homosexuel*, suivi de *Les Quatre Jumelles*, de Copi, documents et postface de Thibaud Croisy, Christian Bourgois, 2022.

Cruauté, changement de sexe à volonté et interactions hilarantes, la magie du théâtre provocateur de Copi continue d'opérer plus de 50 ans après sa création. Le Munstrum Théâtre incarne avec justesse, l'essence de son œuvre au Théâtre du Rond-Point jusqu'au 27 janvier.

Hilarante, disruptive, provocante, l'œuvre du dramaturge, dessinateur et romancier argentin Copi n'a pas pris une ride. Résolument moderne, ce théâtre de la catastrophe des années 1970 inspire le théâtre queer d'aujourd'hui. Même si les revendications homosexuelles, et plus généralement queer, n'ont plus le même impact qu'à l'époque au vu du changement des mentalités, elles pèsent encore lourd dans la société. L'homophobie n'a pas disparu, la violence non plus.

Pas de déprime, pas de déclarations larmoyantes, Copi fait des complexités et des malheurs humains, des scènes comiques où les limites n'existent plus. Sang, seringues, sacs de poudre blanche (tout sauf de la farine ou du talc), matières fécales, soupe d'organes, faux seins et fausses fesses... Vous êtes avertis, pour cette mise en scène de Louis Arène et du Munstrum Théâtre, hors de question d'utiliser des pincettes avec l'œuvre de Copi.

"Voilà ce qu'elle méritait ! Salopes !"

40° sous zéro, c'est deux pièces en une, *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*. Des pièces qui se rejoignent par leur irrévérence et leurs mises en scène aussi libres que leurs textes. Dans la première, Madame Simpson élève sa fille Irina, en Sibérie, où il fait *40° sous zéro*. Femme trans, mais toujours en capacité de donner naissance à un enfant, Irina préfère enchaîner les relations charnelles tous les jours avec des partenaires différents au grand dam de sa mère. Irina est enceinte, mais qui est le père ? *"Le coiffeur, je l'ai fait pour la première fois la semaine dernière, l'officier, il y a trois mois, alors que je suis enceinte d'au moins quatre mois"*, répond Irina.

"J'ai envie d'aller aux toilettes, maman. [...] C'est pour chier l'enfant". Sa mère adoptive lui écarte les jambes sur la table familiale pour pratiquer un avortement, avant d'être arrosée d'un jet de sang, sous les cris de dégoûts et les fous rires de l'assistance. Le fœtus minuscule se retrouve dans la soupe d'Irina, dans laquelle nageaient déjà les organes crus du gibier tout juste chassé.

Trash, excessif, kitsch, ridicule, extravagant... les qualificatifs sont interminables pour décrire cette pièce qui ne plaira pas aux plus puritains ou aux pudiques. Cela n'a jamais été la volonté du créateur Copi partisan d'un théâtre de la catastrophe et de la cruauté, théorisé dans les années 1970. Ce théâtre est exigeant et traite le spectateur en adulte. Pas de doxa ou de morale, mais une provocation évidente et jamais gratuite. C'est *"l'opposé de la tragédie classique qui affirme des valeurs morales tandis que dans mes pièces, l'idée est de les faire 'éclater'"*, disait le dramaturge anglais Howard Barker, théoricien du théâtre de la catastrophe. Tout éclate dans *40° sous zéro*. Les frontières entre masculin et féminin, les rapports familiaux et amoureux, la décence, le bien et le mal.

Dans la deuxième partie du spectacle, intitulé *Les Quatre Jumelles*, le public n'a pas besoin d'être d'accord avec ces duos de sœurs qui passent leur temps à ingérer l'héroïne qui abonde dans le foyer, à chaque fois qu'elles ont mal quelque part. Les spectateurs ne font que rire lorsque les deux sœurs Joséphine et Fougère tentent de subtiliser le stock de drogue et d'argent au duo de sœurs opposé. Tous les moyens sont bons : Fougère les étranglent, les plantent au couteau, leur tirent dessus. Les jets de sang voltigent partout entre les piqûres d'héroïne. *"Voilà ce qu'elle méritait ! Salopes ! Allez, on s'en va !"*, crie Fougère, face à un public hilare.

Insurmontable envie de lâcher prise

Les duos de sœurs s'entretenant éternellement dans un comique de répétition, laissant place à toutes les absurdités incarnées par les costumes signés Christian Lacroix, les accessoires et la mise en scène. Les comédiens portent des rembourrages beiges en mousses (plébiscités par les drags queens) qui augmentent leurs derrières, leur créent des seins. Sans compter les masques qui s'emboîtent sur leurs visages comme des prothèses, et leur donnent l'impression d'avoir été victimes d'une chirurgie esthétique ratée.

Les deux pièces se rejoignent par les décors frigorifiques et isolés, les déserts glacés de la Sibérie et de l'Alaska. Les comportements démesurés, illégaux dans n'importe quelle démocratie (meurtres, agressions physiques et sexuelles, consommation de stupéfiants, braquages...) s'inscrivent comme les conséquences d'un climat anxiogène et tortionnaire. Impossible donc de ne pas penser aux années de dictature péroniste vécues par l'Argentin Copi et qui hantent son écriture.

Dans *40° sous zéro*, les personnages vivent en marge de la société sans pour autant s'excuser d'exister. Chacun semble faire avec ses difficultés, ses souffrances. *"Ce sont des pièces d'affrontement où qui se ressemble ne s'assemble pas du tout, [...] où le dominant et le dominé échangent sans cesse leurs rôles"*, détaille la note d'intention. Une merveilleuse réussite qui fait du bien au monde du théâtre. **Yemcel Sadou** [France Télévisions - Rédaction Culture]

40° sous zéro

(Avec le trans, va, tout s'en va)

DÉJANTÉ, le monde de Copi, dramaturge et dessinateur satirique argentin, Parisien d'adoption, figure provoc des années 70-80, militant du Front homosexuel d'action révolutionnaire (FHAR), mort du sida en 1987, à 48 ans ? Plus encore lorsque le jeune Louis Arene et sa compagnie Munstrum Théâtre s'emparent de deux pièces complètement tordues de l'auteur, « L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer » et « Les Quatre Jumelles ». Résultat : une farce postapocalyptique, portée par sept comédiens épatants.

Voyez un peu leur dégaine bizarroïde : les têtes sont chauves, parfois même allongées au moyen de prothèses, les corps acquièrent des proportions étranges, les costumes de récup (Christian Lacroix) sont flanqués de coiffes en boules de Noël ou en enjoliveurs de bagnole.

La folie de Copi, la voilà, avec sa surdose de trash, de loufoquerie, d'exubérance. Et pas seulement sexuelle. La première pièce a un titre trompeur. Ici, rien sur la difficulté d'être homo. Les personnages sont plutôt d'un autre genre, où l'on change de sexe comme on respire.

Si la première partie du spectacle, avec ses immenses rideaux gris et son coin cuisine pourri, baigne dans une atmosphère carcérale, la seconde, avec sa déco de palais clinquante et ses costumes japonais et élisabéthains, verse dans le baroque et le kitsch.

Dans l'une, une mère et sa

filles ont été déportées en Sibérie parce qu'elles sont transsexuelles. Dans l'autre, quatre sœurs jumelles s'engagent dans une lutte à mort sans cesse recommencée pour des lingots d'or et de la drogue. C'est la commedia dell'arte chez les *queers*.

Points communs entre les pièces ? La lutte pour la survie, la dissolution de l'identité, l'effondrement du sens. Et des personnages bien barjots. La

mère et la fille sont obsédées, perverses, incestueuses, cannibales. Les jumelles, junkies et assassines. Et tout ce beau monde passe du vaudevillesque au gore, au scato, au pathétique ou à l'absurde en un clin d'œil.

Durant 1 h 40, le spectateur en prend plein les yeux. Il sort de là épuisé. A ces deux pièces, Arene et le Munstrum Théâtre injectent leur folie à eux, leurs références, leur ges-

tuelle, et quelques pauses musicales. Histoire de souffler un peu. Il y a notamment « Le Paradis blanc » dans une version déglinguée, avec voix éraillée et lasers verts rétro-futuristes.

Bref, on l'a compris, ce spectacle est d'une émouvante sobriété.

Mathieu Perez

● Au Monfort, à Paris. Puis en tournée.

Le Canard enchaîné

- mercredi 27 novembre 2019 -

Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 7 JUILLET 2019

Plaisirs Théâtre

MONSTRES EN COMPAGNIE

COUP DE CŒUR Ex-pensionnaire du Français, Louis Arene joue et met en scène deux pièces de Copi avec le coup de main amical de Christian Lacroix aux costumes

Envoyé spécial
Avignon (Vaucluse)

Inséparables dans la vie comme dans le travail, Louis Arene et Lionel Lingelser ont créé en 2012, alors qu'ils venaient de finir leurs études au Conservatoire, leur propre compagnie à Mulhouse, Le Munstrum Théâtre qui, comme son nom l'indique, aime les monstres... et nous les fait aimer aussi ! Avignon les a ainsi remarqués en 2017 avec *Le Chien, la Nuit et le Couteau*, une pièce de Marius von Mayenburg dont ils avaient brillamment mis en scène l'effroi et l'étrangeté au théâtre de la Manufacture. Leur singularité : ils travaillent en troupe avec des masques pour seconde peau dans une atmosphère de performance réjouissante et tout sauf réaliste. Un parti pris esthétique appréciable, pas si commun quand, en France, la mode du théâtre naturaliste ou documentaire persiste.

Les deux compères sont de retour à Avignon avec leur génial barnum d'artifices surprenants, des masques difformes mais aussi des perruques invraisemblables. Sans oublier des costumes aussi baroques qu'hystériques, créés pour l'occasion avec Christian Lacroix, que Louis Arene a connu alors qu'il était pensionnaire de la Comédie-Française. « *Je n'ai pas*



Perruques invraisemblables et costumes baroques de Christian Lacroix dans « 40° sous zéro ». MAELISS LE BRICON

inventé grand-chose, dit le couturier arlésien, j'ai simplement concrétisé ses fantasmes. » Sous le titre *40° sous zéro*, Arene et Lingelser ont réuni deux fameuses pièces écrites par l'Argentin Copi au début des années 1970 : *L'Homosexuel* ou *la Difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*.

Copi oblige, la tonalité est nettement plus grotesque en plus d'être burlesque. Deux heures durant, le

spectateur fait ainsi connaissance avec la jeune Irina, une désirable abrutée qui baise avec tout le monde plutôt que de travailler son piano, ce qui a le don de mettre sa mère transgenre en pétard. Puis on découvre les tempéraments diaboliques de quatre sœurs, jumelles et junkies, qui s'entre-tuent et qui ressuscitent inlassablement...

D'une démesure savoureuse, le spectacle est situé en Sibérie, loin

de tout dans un univers de cabaret postapocalyptique extrêmement bien senti et reconstitué. « *Ce sont deux pièces qui ont en commun un décor frigorifique*, précise Louis Arene, *une ambiance carcérale suffocante qui empêche les personnages de quitter la scène, du moins qui les y ramène implacablement.* »

Génial illustrateur de presse, inégalable auteur de théâtre subversif, Copi est connu pour avoir inventé à

tout-va des personnages de drogués, de terroristes et autres tarés prêts à tout faire sauter. En France, depuis la mort du sida en 1987 de cet inclassable auteur, exilé d'Argentine au temps de la dictature, son œuvre inspire souvent des spectacles déjantés et furieusement queer.

Au bord de la transe

Sans s'interdire une extravagante couleur gay indissociable de Copi, Arene a voulu aller encore plus loin. « *Vers la poétique et le mystère d'une écriture universelle qui a souvent été occultée par sa propre subversion*, explique-t-il. *Alors qu'elle part avant tout d'une douleur, causée par la domination et la violence psychologique de la dictature. Cela nous ramène à des préoccupations plus actuelles. Copi n'est pas que bouffon.* »

Poussant à fond son plaisir primaire de jouer au bord de la transe et de créer des artifices à la pelle, de faire surgir les masques monstrueux et les corps détonnants de folles à lier, le Copi « deux en un » d'Arene parvient ainsi à une forme de sublime. Une sorte de théâtre total qui, bien au-delà du comique et du drame, fait résonner avec force un propos essentiel sur nos équilibres fragiles, sur les excès de notre époque, qu'ils soient salutaires ou funestes, joyeux ou tragiques. Remarquable. ●

ALEXIS CAMPION

Avignon Off jusqu'au 25 juillet à 21 h 35 à la Manufacture/Patinoire. À Paris du 20 au 30 novembre au Monfort Théâtre.

À lire sur lejdd.fr CHRISTIAN LACROIX : « TOUJOURS AVIDE D'EXPERIENCES »

Culture & Savoirs

THÉÂTRE

Ils brisent joyeusement la glace et tous les miroirs aussi

Avec 40° sous zéro, Louis Arene et ses comédiens s'emparent, dans un formidable tourbillon d'inventions et de bonne humeur grinçante, de deux pièces de Copi qu'ils actualisent à leur sauce explosive.

Mulhouse (Haut-Rhin),
envoyé spécial

D'abord un chien, ventre à terre, qui traverse le plateau. D'abord ou presque. Difficile à dire tellement le début est foisonnant, explosant, déjanté. La suite, c'est pareil. Le chien donc, d'un joli roux doré, fait le chien. On y croit. Dehors, c'est la nuit, au moins le froid. La Sibérie. D'où le titre de 40° sous zéro. Pour cette nouvelle création, vue le soir de la première, quand les plâtres du décor sont encore bien frais, le théâtre Munstrum, animé par Louis Arene et Lionel Lingelser, a voulu revisiter deux pièces de Copi, l'*Homosexuel* ou la difficulté de s'exprimer et les *Quatre Jumeaux* qui sont « les plus abstraites de l'auteur », note Arene, qui signe aussi la mise en scène. En 2017 (repris en janvier dernier à Paris), on avait pu découvrir à Avignon son jubilaire bien assaisonné et inquiétant le *Chien*, la *Nuit* et le *Couteau*, de Marius Von Mayenburg.

Pour lui, « la distance qui nous sépare des années 1970 dispense de faire des revendications homosexuelles un enjeu dramaturgique principal (car) la figure de la folle qui a longtemps symbolisé le théâtre de Copi n'est plus aujourd'hui pertinente ». C'est pour cela que les personnages ici ne sont plus enfermés dans un sexe. Les uns et les autres ont subi, volontairement ou pas, des mutations et des mutilations. Sous les jupes se cachent des mystères, les talons hauts, les baskets, les chaussures de ski ou de patinage sur glace sont d'ailleurs unisexes.

Christian Lacroix a imaginé un vestiaire fantastique et fabuleux

Les costumes aussi peuvent être trompeurs. Celui du chien, par exemple, est fait de plusieurs dizaines de perruques jointes les unes aux autres. Pour les autres comédiens, c'est Christian Lacroix qui s'est mis à l'ouvrage. Puisant son inspiration dans un futur inconnu, au Japon, dans la mode doudounesque des pays montagneux, dans l'Angleterre élisabéthaine..., il a imaginé un vestiaire fantastique et fabuleux. Les comédiens étant affublés en plus, et selon les moments, de prothèses diverses, les faisant



Le visage recouvert d'un masque fin, les comédiens ne sont pas beaux, mais inquiétants. Surnaturels. Et drôles. L'Alsace/D. Szuster

apparaître obèses ou difformes.

À noter aussi la dramaturgie de Kevin Keiss, les lumières de François Menou et la création sonore de Jean Thévenin.

Dans une ambiance qui frise les coulisses d'un grand-guignol sanguinolent et jubilatoire, la troupe se donne à fond, et plus encore. Outre Louis Arene et Lionel Lingelser, déjà cités, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Éthève et François Praud sont simplement formidables. Qu'ils chantent des « classiques » revisités de Polnareff, Radiohead, Michel Berger, qu'ils meurent et ressuscitent dans une transe aux parfums de mouvement perpétuel, qu'ils se découpent en tranches sur la table de la cuisine, qu'ils discutent sur la co-

LIONEL LINGELSER ET LOUIS ARENE, FORMÉS AU CONSERVATOIRE NATIONAL SUPÉRIEUR DE PARIS, ONT CRÉÉ LE MUNSTRUM THÉÂTRE EN 2012, EN ALSACE.

pulation ou évoquent leurs rêves d'amour, ils ont cette force d'aimantation qui fait qu'on ne les quitte jamais un instant, et que l'on s'en sépare à regret à la toute fin.

Et pourtant, le visage recouvert d'un masque fin, comme une seconde peau, ils ne sont pas beaux, mais inquiétants. Surnaturels. Et drôles. Fidèles à l'humour naturel de Copi, qui, on le sait, parvint, tout en se sachant condamné par le sida, à écrire *Une visite inopportune*, sa pièce vraisemblablement la plus humoristique et autobiographique, retraçant les derniers moments d'un séropositif excentrique.

« Les personnages de Copi sont fous, grossiers, meurtriers, désespérés et débiles parce qu'ils sont les enfants perdus d'une société

violente et injuste », dit encore Arene, pour qui « le rire tient tête au cynisme des dominants et à la rationalité qui vide notre quotidien de la poésie. Pour moi, ce rire est politique. Ce rire est révolutionnaire ».

Contraints à vivre dans des régions glaciales, dans des conditions insupportables, les héros shootés et déjantés de ces aventures explosent les miroirs des barrières du formaté, du genre défini, des bonnes manières, dans une société manifestement moisie par tous ses bouts. Sans le dire, ils revendiquent avec une passion peu commune le droit de vivre autrement. Dans un monde qui n'existe pas, ou pas encore... ■

GÉRALD ROSSI

Les 5 et 6 avril à Rennes (Mythos Festival), du 5 au 26 juillet au Festival off d'Avignon (La Manufacture/Patinoire). Du 20 au 30 novembre au Montfort, à Paris...

L'hymne à la joie

Le **Munstrum Théâtre** unit en un même show fantasmagorique, *40° sous zéro*, deux pièces de Copi - *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et *Les quatre Jumelles*. Burlesque et trash ! **PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE**

40°C SOUS ZÉRO

d'après
L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer et *Les quatre jumelles* de Copi, mise en scène de Louis Arene, du 20 au 30 novembre au Monfort théâtre, Paris

Is avancent masqués. Les comédiens s'effacent derrière leurs extravagants personnages. Prothèses modifiant leurs silhouettes, latex cachant leurs traits, ils nous invitent à plonger dans un univers bien étrange qui entremêle ingénieusement le regard grinçant de Copi sur l'hypocrisie et la bien-pensance du monde et la vision burlesque, humaniste et joyeuse du Munstrum théâtre, une jeune compagnie créée en 2012 par le duo Louis Arene / Lionel Lingelser. Faisant feu de tout bois, utilisant les artifices du théâtre comme matière première, la troupe dépasse la simple relecture pour offrir une seconde vie aux pièces du dramaturge argentin, leur donner un souffle nouveau, follement déjanté.

Envahissant l'espace, recréant un monde imaginaire, volontairement intemporel, le Munstrum théâtre décroïsonne Copi pour mieux s'en approprier les revendications - liberté d'aimer, de vivre, d'être qui l'on veut, homme ou femme sans se soucier de l'état civil -, les faire résonner dans nos sociétés occidentales actuelles.

Dans une ambiance grand-guignolesque, souhaitée, revendiquée, les situations loufoques se suivent à un rythme effréné, emportant dans leur sillage vertigineux, le public médusé par

autant d'outrance. Pour notre plus grand et malin plaisir, rien ne nous est épargné, des inquiétantes créatures qui déambulent sur le plateau, prêtes à dévorer tout ce qui leur tombe sous la main, des êtres de chair, à la diva, silhouette imposante, grandiose, chantant a cappella *Girls just want to have fun* de Cyndi Lauper, en passant par des personnages transgenres à la sexualité exacerbée, des sœurs jumelles prêtes à s'entretuer pour le jeu.

Dirigeant avec précision ses excellents comédiens - Lionel Lingelser, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Ethève, François Praud et lui-même -, exacerbant à l'excès les paroles de Copi, traquant dans ses mots son amour pour le théâtre, pour la liberté, pour les opprimés, Louis Arene fait jaillir, tout comme l'hémoglobine rouge fluo des corps transformés, voués à la vindicte populaire, des moments bouleversants de vérité, des étincelles d'allégresse au cœur de la noirceur. Suivant la ligne transgressive de son aîné jusque dans les costumes destroy conçus par Christian Lacroix, et les perruques insolites de Véronique Soulier-Nguyen, il fait de ces deux œuvres emblématiques du dramaturge argentin, des hymnes cauchemardesques, furieux, à la joie, à l'amour, à la vie...



Christian Lacroix signe des costumes au festival d'Avignon : "Je suis toujours avide d'expériences"

Parmi les pièces à ne pas manquer lors du Off du festival d'Avignon 2019 se trouve *40° sous zéro*, une pièce montée par le Munstrum Théâtre qui mêle deux textes de l'auteur argentin Copi, *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*. Habitué à collaborer avec des metteurs en scène, Christian Lacroix en a signé les costumes. Le célèbre couturier raconte au Journal du Dimanche son admiration pour l'oeuvre de Copi et détaille sa collaboration avec la petite compagnie alsacienne du Munstrum Théâtre, venue de Mulhouse.

Comment en êtes vous venus à créer les costumes de *40° sous zéro*? Comment avez-vous connu Louis Arène et son univers théâtral ?

J'ai sympathisé avec Louis Arène lors de mes nombreuses collaborations au Français avec Denis Podalydès ou Eric Ruf. Pour *Lucrèce Borgia*, créée à Richelieu en 2014, Denis m'avait fait découvrir le travail de masque de Louis en dehors de son métier d'acteur. J'avais alors été très impressionné car la technique de Louis part d'une matière qui imite vraiment la peau. Elle permet de prolonger, brouiller, transformer les visages des acteurs rapidement. Cet effet prodigieux, indicible, crée d'emblée le malaise (dans *Lucrèce*) ou le grotesque (dans *40° sous zéro*) tout en restant onirique, poétique, esthétique. Rien de gore. Entre temps, Louis m'a proposé de voir mieux encore son travail dans son précédent spectacle, *Le Chien, la Nuit et le Couteau*, qui m'a sidéré et conquis. Nous nous étions promis de collaborer un jour. Ce jour est venu avec Copi mais je m'adapte toujours quand j'ai envie de faire un spectacle. Il se trouve que Louis et Lionel ont l'habitude de travailler avec leur géniale costumière Karelle Durand, qui a créé l'osmose de ce spectacle. Moi, je n'ai pas inventé grand chose,

simplement concrétisé les fantasmes que Louis avait en tête à partir des documents que nous échangeons, passant de l'Angleterre élizabéthaine au Japon, des performances de transformistes à l'art contemporain etc.

Qu'est-ce que vous appréciez dans la démarche et dans l'univers de Louis Arène avec la troupe du Munstrum Théâtre ?

J'aime sa façon d'avancer, aventureuse et courageuse. Il a une part d'enfance et pour lui rien n'est impossible, il poursuit son univers jusqu'à le capter et le partager. Son, lumière, espace, couleur, musique, il affirme une voie et une voix bien à lui, entre rire énorme et subtilité fragile, une certaine élégance au delà du grotesque. A l'origine un monstre est quelque chose de surprenant

que l'on montre et fait admirer. Et je suis très sensible à ces contrées où l'absurde confine au réel et à la poésie, où mauvais et bon goût n'ont plus de sens mais deviennent un langage esthétique au delà des normes et des codes. C'est ce bijou vibrionnant, à la fois fulgurant et précieux, que Louis possède en lui, des profondeurs en clair-obscur où se côtoient le feu et les abysses, les anges et les démons mêlés, intriqués, l'éclat du rire sinistre et les larmes d'émotion, avec beauté toujours...

«Ce qui fait la vraie différence, c'est la personnalité du metteur en scène et de ses acteurs, l'ambiance des lieux et de la pièce elle-même»

Qu'est-ce qui vous touche dans le théâtre de Copi et dans l'approche futuriste qu'en fait Louis Arène ?

Je suis d'une génération qui a connu Copi lui-même sur scène. Je me souviens de la créations des *Quatre Jumelles* par Jorge Lavelli au Palace durant le Festival d'Automne 1973. Je venais d'arriver à Paris et c'est à cette pièce que j'ai invité pour la première fois celle qui allait devenir ma femme! Ce souvenir a joué mais, avant tout, j'ai été touché par la manière dont Louis m'a dit approcher l'oeuvre de Copi, loin des sempiternelles représentations drag-queen qui noient le propos. Copi est inclassable. Il fait partie de cette mouvance argentine qui a marqué si fort la scène parisienne avec de jeunes réfugiés homosexuels mais pas que... Avec, aussi, un autre monde à faire partager, une autre culture, une autre manière d'imaginer et projeter l'époque. A la même période les Chiliens sont arrivés fuyant Pinochet. Toutes ces vagues de résistance politique, intellectuelle, philosophique, culturelle sont venues grossir les rangs du théâtre de rue. Ils ont fait avancer les choses, ils ont initié une autre civilisation, baroque et post-surréaliste avec le camp et le queer si galvaudés aujourd'hui. Je ne sais pas si vous connaissez la série *Pose*, qui retrace ce genre de mouvement dans le contexte noir américain des USA dans les années 80 et 90. Aujourd'hui, il faut porter la parole et perpétuer la flamme de ce type d'élan, car il est dramatiquement menacé dans un monde chaque jour plus réactionnaire et plus populiste sur les traces des Trump and co. Après, Copi ne saurait être réduit à l'homosexualité non plus. C'est une langue, une attitude, un monde pour lequel je ne connais pas d'adjectif convenable, disons qu'il est entre Ionesco et Grand Guignol, Py et Jarry. Mais il est inutile de chercher des comparaisons, c'est Copi ! Les générations nouvelles ne savent plus qui il était. Il fallait donc trouver une langue, un décor, une gestuelle qui ne singe pas la sienne mais qui exalte l'intemporalité de son monde. Ce sont des mots, des impulsions, des visions qui parlent aujourd'hui comme ils parlaient alors. Au fond il est inutile d'imiter son accent latino ou son phrasé, qui pourtant était pour beaucoup dans l'impact de ses spectacles. Et ça, Louis a su le faire.

Comment vous y êtes vous pris pour mettre en œuvre cette collaboration avec Louis Arène et inventer ces costumes de grand froid, vous qui êtes plutôt abonné aux grandes productions du Français ?

Chaque production est différente en fonction des budgets mais ce n'est pas le plus important. A partir de fripes et de récupération, on fait des choses formidables et j'adore cela. Ce qui fait la vraie différence, c'est la personnalité du metteur en scène et de ses acteurs, l'ambiance des lieux et de la pièce elle-même. Pour *40° sous zéro*, il y a des parkas et des vêtements vintage, mais aussi des costumes coupés à partir de maquettes et



de silhouettes réalisées en perruques de récupération, en fausses fourrures, des kimonos retailés en costumes XVIIe siècle et recouverts de plastique pour le sang... A cela s'ajoutent les masques créés par Louis et les coiffes fantastiques de Véronique Soulier-Nguyen.

Que pensez-vous de la programmation 2019 du festival d'Avignon ?

Pour être honnête je suis le nez dans le guidon ces jours-ci, je n'ai pas trop regardé! Après le Copi, j'ai créé les costumes du *Postillon de Longjumeau* pour Michel Fau à Favart, puis ceux de *La Vie de Galilée* pour Eric Ruf au Français... Et là, je viens de commencer ceux des *Noces de Figaro* pour James Gray au Théâtre des Champs-Élysées... De toutes les façons, au théâtre, je cherche à être étonné et à voir ce que je n'ai jamais vu auparavant. Je suis toujours avide d'expériences nouvelles. J'aime l'univers d'Olivier Py, alors promis, je vais très bientôt me pencher sur sa programmation. Il est temps !

Alexis Campion

LE MARIAGE FORCÉ

21 FEV. 2024



Louis Arène, metteur en scène : "Chez Molière, il y a une charge féministe anti-partiarcale avant l'heure !"

Louis Arène, metteur en scène et co-directeur de la compagnie Le Munstrum Théâtre, a fait appel à ses anciens camarades de la Comédie-Française pour mettre en scène une pièce de Molière en un acte, *Le Mariage forcé*, qui se joue du 20 février au 1er mars 2024 au Théâtre du Rond-Point, et dont il nous parle aujourd'hui.

Pour cette mise en scène, Louis Arène a été séduit par le fait que la comédie s'appuie sur une tragédie encore actuelle : *"l'incongruité liée au fait que c'est l'homme qui est forcé à se marier, et qui en plus est joué par une femme, permet quelque part de mettre l'histoire à distance, et donc facilite la réflexivité"*.

D'où l'importance des renversements opérés dans sa mise en scène : *"on voit les coutures des costumes, on voit tout l'artisanat théâtral, ce qui, tout en nous éloignant, nous permet aussi de reconnaître certaines situations familières sur scène"*.

"Le rire encourage l'empathie, et donc la complexité"

Louis Arène évoque l'importance de la dimension comique sur scène : *"c'est ce qui permet de créer de la connivence, de l'empathie, et donc qui instille de la complexité et nous encourage à sortir des archétypes représentés"*.

Et c'est là qu'interviennent les masques, qui jouent un rôle crucial dans le processus créatif du metteur en scène et de sa troupe : *"ils convoquent le rire et l'effroi, le kitsch et le sublime, le sacré et le banal"*.

"Nos créatures masquées ne sont presque pas humaines, presque post-apocalyptiques, à la fois enfantines et effrayantes : le masque est ce qui permet de jouer sur ces tensions-là."

▶ ÉCOUTER (38 MIN)

<https://www.youtube.com/watch?v=O6aD6cLpGd4>

18 MARS 2024

Quand Dorimène se libère du joug patriarcal

THÉÂTRE Avec des acteurs de la Comédie-Française, Louis Arene propose une version aiguisée et délirante du *Mariage forcé* de Molière, pièce courte et peu jouée.

Pas d'accessoires, de projection, de toile peinte. Seulement un cube géant constitué de planches blanches. Faisant penser à un plateau de théâtre forain, il dissimule des portes et des trappes qui vont claquer. Et pas qu'un peu. Ce décor signé Éric Ruf et Louis Arene, le metteur en scène, est un écrin pour ce *Mariage forcé* que Molière présenta pour la première fois en 1664. Cette pièce courte, d'un acte seulement, est assez peu souvent montée. C'est ici une version électrisante qui est proposée. Avec des acteurs de la Comédie-Française, dont Louis Arene fut pensionnaire entre 2012 et 2016.

Cette pièce d'une drôlerie absolue est aussi une relecture queer qui accentue le renversement de situation final, avec une jeune femme qui veut à tous crins épouser le barbon qui dit, lui, ne plus le vouloir. Mais les épousailles sont pour Dorimène la seule façon de se libérer du joug patriarcal, sachant que son époux n'est déjà plus si jeune ni en trop bonne santé... Ici, les principaux rôles féminins sont interprétés par des hommes et réciproquement.

TOUT VA DE TRAVERS

Voilà d'abord, comme fiévreux face au public, Sganarelle, le futur mari (Julie Sicard), qui bafouille d'entrée de jeu quelques répliques hors sujet, comme celle-ci : « *Que diable allait-il faire dans cette galère* » (*les Fourberies de Scapin*), ou encore, « *le petit chat est mort* » (*l'École des femmes*), quand il aperçoit sa perruque grise tombée par terre. Puis il se reprend, « *non non ce n'est*

pas ça... ». Le ton de la farce est donné. N'en disons pas plus sur les effets visuels à ne pas rater.

Chaque comédien est masqué, poudré, pomponné. C'est là une des marques de fabrique de la compagnie Munstrum, fondée en 2012 par Louis Arene et Lionel Lingelser. Les beaux costumes, pareillement blancs, sont issus du fonds du Français, mais portés autrement. On en voit les coutures et les accidents du temps. Comme pour dire que tout va de travers. Cela a d'ailleurs commencé avec les trois coups, qui ont été quatre ou cinq...

Dorimène (Christian Hecq), la future épouse, fait donc un mariage de raison, et l'on n'a plus de doute à la fin. Le pauvre (mais bien riche) Sganarelle aura vécu ses derniers instants de paix domestique quand il aura signé devant le notaire. Et sa crainte « *d'être cocufié* », comme il le dit, sera bien aussi, on s'en doute, une réalité. Tous les ingrédients de la sauce sont là, et Molière n'y est pas allé avec délicatesse. Les bohémiennesses, comme les autres protagonistes, le démontrent ; Benjamin Lavernhe, Sylvia Bergé et Gaël Kamilindi interprètent plusieurs rôles.

La force de ce *Mariage forcé* est qu'à la différence de la plupart des pièces construites sur le même canevas rien ni personne n'intervient pour éviter le mariage entre un homme bien mûr et une jeune fille évaporée. Cette fois, le nouveau mari a compris, mais trop tard, qu'il est tombé dans son propre piège. Dorimène a fermement pris le pouvoir. ■

GÉRALD ROSSI

Les 20 et 21 mars à Colombes (92) ; du 4 au 14 avril au Théâtre des Célestins, à Lyon, rens. : 04 72 77 40 00.



Chaque comédien est masqué, poudré. La marque de fabrique de la compagnie Munstrum. B. ENGUERAND/DIVERGENCE

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

INTERLOQUÉS

79



Mise en scène audacieuse, réflexions sur le genre... **LE MARIAGE FORCÉ** de Molière se fait apocalypse joyeuse.

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Est-ce théâtre, performance, cirque ou farce métaphysique que cette «comédie-mascarade» de Molière (1664) naviguant soudain entre Genet et Beckett? Dans cette boîte bricolée de planches blanches – prison ou asile? –, instable avec son sol incliné, s'agite dès le début du *Mariage forcé* une drôle de créature habillée comme un homme, mais qu'on réalise bientôt être jouée par une femme. Elle porte sur le visage un masque fin, couleur chair, qui recouvre et modèle son crâne telle une sculpture digne d'un personnage de science-fiction. C'est Sganarelle, ce riche bourgeois d'âge trop mûr désireux de prendre femme, qu'incarne donc Julie Sicard avec une énergie bientôt désespérée. Lorsque commence l'hallucinant spectacle cauchemardesque orchestré par Louis Arene, il porte encore une poussiéreuse per ruque, mélange tout ensemble de l'Arnolphe de *L'École des femmes* et de l'Harpagon de *L'Avare*. Sganarelle a prévu de se marier le soir même avec une trop jeune Dorimène, mais saisi de doutes, il consulte ami, philosophes et bohémiennes. Qui se défilent, ergotent sans fin ou se moquent. Jusqu'à ce qu'il surprenne lui-même sa promesse en train de planifier son prochain adultère. Hélas, impossible d'annuler la noce : désargentée, la belle-famille menace d'horribles vengeances. Tel est ainsi pris celui qui croyait s'attacher un tendron pour couler des jours douillet au milieu d'une progéniture aux ordres. D'autant que derrière son masque, et ses atours féminins, le tendron est l'insensé et très viril Christian Hecq.

Louis Arene fait table rase de la fable. Comme y incite le prophétique Molière... Reprenant à la lettre une phrase du philosophe Pancrace dans la pièce – «Ah! Seigneur Sganarelle, tout est renversé aujourd'hui!» – et l'apologie de l'incertitude qu'y fait Marphurius, l'autre penseur de la farce, le fondateur de la compagnie Munstrum (2012) et créateur inspiré de ses propres masques, inverse ici allègrement les sexes et plaque même



d'autres répliques de Molière dans ce monde devenu chaotique. Son anti-héros, Sganarelle, se balade dans une société archaïque et patriarcale tout à coup bouleversée. Le port du masque et la folle liberté de jeu qu'il procure au comédien – capable de jouer avec lui homme, femme, jeune ou vieux sans qu'on n'y trouve rien à redire... – y prouvent à l'envi que le genre est construction sociale et historique. Derrière leur visage emprunté, à l'expression communément marquée d'effroi, les personnages restent proches de la commedia dell'arte qui a tant nourri Molière – il plagie aussi sans complexe dans *Le Mariage forcé* le *Tiers Livre* de Rabelais. Mais l'humeur est à l'apocalypse joyeuse. Moults fois réécrite, la pièce, qui fut d'abord comédie-ballet avec musique et danse, devient pamphlet visionnaire et contestataire sur l'impossible hiérarchie sociale, familiale, conjugale ordinaire. Avec des accents de fureur et de joie assassines, de cruauté et de transe, les acteurs y font preuve d'une force quasi dionysiaque et nous entraînent dans ce conte noir avec une rage tout enfantine, Christian Hecq en tête. Apparaît alors dans l'espace blanc, à travers leur jeu délivré de toute convention, un autre visage, superbement iconoclaste et décomplexé du cher Molière... ●

Julie Sicard joue Sganarelle, Christian Hecq, la jeune Dorimène (ici avec Benjamin Lavernhe). Et Molière est réinventé.

TTT

Le Mariage forcé
Farce
Molière

| 1h | Mise en scène Louis Arene
| Jusqu'au 3 juillet, Studio Théâtre de la Comédie-Française, Paris 1^{er}.
Tél. : 01 44 58 15 15.

LE FIGARO MAGAZINE



LE THÉÂTRE
DE PHILIPPE TESSON

UNE FARCE GÉNIALE ET MONSTRUEUSE

*Louis Arène transforme
« Le Mariage forcé » de Molière
en un sensationnel happening masqué.*

Le Studio Théâtre offre depuis plusieurs années aux spectateurs de la Comédie-Française une variété de créations et de représentations originales et la plupart du temps d'une qualité exceptionnelle. Encore récemment l'irrésistible reconstitution par Vuillermoz, Sandre et Gilles David de la leçon de théâtre donnée par Juvet en 1939. Parfois, il s'agit de cabarets désopilants, parfois de seuls en scène audacieux, parfois de curiosités littéraires. Aujourd'hui, c'est le bouquet ! C'est une extraordinaire, une extravagante adaptation du *Mariage forcé* de Molière dans une mise en scène de Louis Arène, une scénographie de ce dernier et d'Éric Ruf, une dramaturgie de Laurent Muhleisen, servies par une équipe d'artistes et d'acteurs déchaînés qui créent un événement d'une pure folie, transformant une comédie-ballet classique en une expérience d'une cruauté démesurée et donnant au mot « spectacle » une dimension illimitée.

Il convient d'abord de rappeler ce qu'est cette œuvre peu connue, inspirée de Rabelais, et que Molière créa lui-même au Louvre en 1664, que Lully mit en musique et que Louis XIV apprécia au point qu'il la dansa lors de sa création. Un texte assez hybride, une farce, en vérité, brève, plutôt mal bâtie et qui se prête à la texturation, voire à la manipulation. On ne s'étonnera donc pas que Louis Arène ait trouvé en elle le terrain idéal où livrer jusqu'à l'excès ses géniales fantasmagories. Il n'avait pas besoin de s'en justifier en développant sa théorie du « renversement » pour expliquer que le masque permet à n'importe quel acteur de jouer n'importe quel rôle, alors qu'on sait qu'il est un artiste inspiré, un jeune metteur en scène plein d'invention, un formidable poète du masque dans lequel il voit, à juste raison, l'objet théâtral par excellence.

C'est de cela qu'il fait la preuve en créant sous nos yeux grâce au masque un univers monstrueux. On n'est pas au cirque, ni dans la caricature, on est dans la représentation carnavalesque, bouffonne, barbare de notre vérité. Sganarelle n'est pas là pour nous faire rire. Il (ou elle) est là pour nous montrer qui nous sommes. La seule question que nous nous posons est de savoir comment Arène nous montrerait la grâce de la vie, alors qu'il ne fait ici que nous montrer cruellement son horreur.

Ce spectacle fantastique rassemble sur la scène cinq acteurs hors du commun qui jouent une dizaine de personnages. La performance de Julie Sicard, entourée de Sylvia Bergé, Christian Hecq, Benjamin Lavernhe et Gaël Kamilindi est stupéfiante.

Le Mariage forcé, d'après Molière, mis en scène par Louis Arène, Studio Théâtre (Paris 1^{er}), jusqu'au 3 juillet.

Le Canard enchaîné

Le Théâtre

Le Mariage forcé

ET HOP ! encore un Molière. Avec cinq acteurs et actrices du Français méconnaissables. Ils portent des masques bizarres, qui enveloppent leur tête et leur font un crâne lisse, et sont affublés de prothèses modifiant leur silhouette. Des femmes jouent des hommes, et vice versa. Cette comédie en un acte, le metteur en scène Louis Arene l'a transformée en fable postapocalyptique. S'il a gardé l'intrigue, celle du vieux barbon qui s'apprête à épouser une jeune femme mais craint d'être cocu, il fait ressortir une folie et une violence insoupçonnées dans cette pièce.

Julie Sicard épate en vieillard lubrique. Christian Hecq se glisse dans la peau d'une Dorimène aussi grotesque que décidée à plumer Sganarelle. La grande asperge Benjamin Lavernhe déchaîne les rires en philosophe pédant, qui surgit ici et là, tel un diable en boîte, dans ce décor de cage en bois géante. Chacun apporte sa pierre pour démolir Sganarelle. Les noces se terminent dans la bestialité la plus féroce. Décidément, ils osent tout, à la Comédie-Française !

M. P.

● Au Studio-Théâtre de la Comédie-Française, à Paris. Jusqu'au 3/7.

· mercredi 15 juin 2022

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

29 mai 2022

« Le Mariage forcé » ou les folies Arène

Formidable spectacle, interprétation du rôle-titre par l'exceptionnelle Julie Sicard, entourée d'un groupe hyper-talentueux. Toutes et tous masqués. Jouez à les reconnaître !

Une boîte de bois dans laquelle s'ouvriront les portes, des fenêtres, des trappes, des châtieres, une boîte de bois clair, où le blanc domine, comme dans les maisons du nord. Avec des traînées qui donnent un air du nord. Comme si c'était des bouleaux que l'on avait coupés.

Eric Ruf signe la scénographie de ce spectacle tonique et enthousiasmant. Une cage, mais d'abord un tréteau, qui dit le lieu où Molière situe au départ l'action : Sganarelle sort de chez lui.

Dans la mise en scène du très malin –diabolique– Louis Arène, Sganarelle paraît, complètement paumé. Il est devant nous. Gourd, tétanisé. Des phrases lui viennent, mais comme un terrible brouillage. On le prend immédiatement en amitié. Il est fragile, vulnérable. On ne peut pas ne pas aimer ce Sganarelle.

Il va être mal traité, trompé, manipulé, malmené, battu, injurié, il va être lynché intellectuellement, moralement, affectivement, socialement. Ce que Molière, qui sait ce qu'il fait, nomme « comédie-mascarade ».

C'est un cauchemar, en fait. Et on ne voit pas comment, enfermé dans cette case, cette cage, Sganarelle pourrait d'en sortir....

Des masques, des costumes à dominante blanche, des femmes qui jouent des hommes, et inversement, on est un peu effrayé par ces « personnages » violents, agressifs, et qui semblent tous ligüés contre ce Sganarelle aveuglé, qui craint d'être cocu...

Les comédiens réunis sont magnifiques. Il y a assez longtemps qu'on loue Julie Sicard pour ne pas se sentir portée par les circonstances. N'empêche, ici elle trouve un rôle à la mesure de son immense personnalité. Pourquoi faudrait-il en dire plus ? Toute précision embrumera l'époustouflant travail. Travestissements, passage d'un personnage à l'autre. Changements d'humeurs. Jeu sur les silhouettes. Travail pointu sur les voix, les timbres.

Laissons au public la découverte de cette mise en scène très savante et très intelligente, très fine et dans ses effets, farcesque, libre, audacieuse.

Saluons donc et découvrez-les, Julie Sicard, Sylvia Bergé, Christian Hecq, Benjamin Lavernhe, Gaël Kamilindi. Jouez à les reconnaître ! Et laissez-vous secouer par Louis Arène, un maître de savoir et d'audace. **Armelle Héliot**

*Studio-Théâtre de la Comédie-Française, à 18h30, du mercredi au dimanche. Durée : 1h00.
Tél : 01 44 58 15 15. Jusqu'au 3 juillet.*

Molière à la sauce Munstrum

Au studio de la Comédie-Française, Louis Arene fait du *Mariage forcé* une farce horridique sens dessus-dessous qui amuse autant qu'elle inquiète.

C'est dans une esthétique particulièrement forte et singulière, dont la veine proche de l'expressionnisme semblerait convenir au Woyzeck de Büchner, aux pièces de Brecht ou au théâtre de l'absurde, que Louis Arene et Eric Ruf, cosignataires du décor, plantent audacieusement l'intrigue de la pièce. Sol, plafond et hauts murs, uniformément construits en lattes de bois blanchis, évoquent les tréteaux du théâtre de foire, de même que les masques et protubérances dont s'affublent les comédiens renvoient aux figures archétypales de la commedia dell'arte. Pour autant, la tradition et les conventions ne trouveront pas leur place dans ce *Mariage forcé* jubilatoire car très librement, insolemment, réinventé.

Tirée vers le cauchemar trash et la fantaisie queer, la comédie-ballet imaginée par Molière et Lully trouve dans l'approche franchement osée et parfaitement assumée de Louis Arene un nouveau souffle. Elle fait même montre de possibilités de jeu et de réflexions jusque là insoupçonnées. L'inventif metteur en scène, qui a été pensionnaire de la Comédie-Française avant de prendre la tête avec Lionel Lingelser de sa compagnie le Munstrum Théâtre, se moque du bon goût et n'hésite pas à forcer le trait. Son travail, absolument innovant et épatant, parvient d'ailleurs à exacerber et à outrer la drôlerie, la folie, mais aussi la dureté, la cruauté de la pièce qu'il fait voisiner avec une certaine bestialité.

Sganarelle ouvre le bal. Il prend place sur un plancher incliné et paraît aussitôt prostré, hébété. Grotesque en habits de cour un brin défaits, sa houppe grisâtre et frisée prenant la fuite par une trappe, le vieillard lubrique et orgueilleux est aussi ridicule qu'il saura tout autant susciter une franche pitié en pauvre bougre violemment malmené. Le rôle est génialement campé par Julie Sicard, impressionnante d'énergie et d'endurance. Jeune fille en fleurs sous son ombrelle, Dorimène, l'élue de son cœur capricieux, est quant à elle jouée par Christian Hecq qui s'amuse à composer et dévoiler tout en feinte douceur le caractère émancipée de la fausse ingénue roucouillante dans l'entrebâillement d'une porte avec son amant Lycaste. Ce dernier, interprété par Benjamin Lavernhe, irrésistiblement exhibe ses attraits de mâle tatoué et bodybuildé.

Moins fier que profondément troublé par son vaniteux projet de mariage arrangé, Sganarelle consulte obsessionnellement l'expertise de savants pédants, de nébuleux penseurs et autres bohémiennes brigandes (des acteurs travestis en slip fluorescents). Cette galerie de personnages volontairement fascinants et repoussants est prise en charge par cinq comédiens formidablement dégenrés, profondément « étrangésés » par les masques et postiches qu'ils portent. Têtes chauves, visages de plâtre, corps déformés, silhouettes bouffies, blafardes, blasées, ils séduisent en oscillant formidablement entre légèreté bouffonne et inquiétante gravité. Dans ce spectacle mené tambour-battant, explosif et provocant en diable, tous adoptent les codes d'un jeu hyper physique et distancié, et servent admirablement un Molière plus transgressif et monstrueux que jamais.

Christophe Candoni

LE
CHIEEN
LA NUIT
ET LE
COUTEAU

Sortir Télérama

09 ► 15 JANVIER 2019
16 ► 23 JANVIER 2019

Le Chien, la Nuit et le Couteau

De Marius von Mayenburg,
mise en scène de Louis Arène.

Durée: 1h20. Du mar. 8 janvier
2019 au samedi 19 janvier 2019
19h30 (du mar.au sam.),

Le Monfort, 106, rue Brancion,
15e, 01 56 08 33 88. (5-25 €).

T Le conte fantastique
et carnassier de l'iconoclaste
Munichois Marius von
Mayenburg, 46 ans, dépote!
Telle une chorégraphie
macabre, que mènerait
avec une rage gore,
mâtinée de grotesque tout
expressionniste, le metteur
en scène Louis Arène. Entre
deux gradins de spectateurs,
il y explore le monstrueux
et le barbare en chacun
de nous. Avec des comédiens
masqués – le visage déformé,
le corps araignée –, aux
frontières de l'extraterrestre.
Ils incarnent au creux
de la nuit une méchante
histoire initiatique de sexe,
de mort, de peur, de
cannibalisme. Un jeune
homme apparemment
ordinaire y pénètre
au royaume des loups et
de la sauvagerie. Baroque
et cruelle, la fable ne fait pas
dans l'ellipse. Marius von
Mayenburg aime choquer,
inquiétant père Fouettard
d'aujourd'hui, provocateur
et politiquement engagé,
par-delà ses récits
d'épouvante. Ici
superbement transfigurés
dans la grandiloquence
tourmentée des
âmes enfantines. – **F.P.**



Dimanche 16 juillet 2017

LE MASQUE ET LA PLUME

Jérôme Garcin

Je suis fan d'un spectacle qui s'intitule *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, un des dramaturges de Thomas Ostermeier.

Le metteur-en-scène est Louis Arene extrêmement doué, ancien comédien de la Comédie-Française qu'il a quittée pour créer ses propres mises en scène.

C'est l'histoire d'un homme qui se réveillant dans une rue inconnue va connaître des aventures auxquelles il ne comprend rien, va être traqué...

Nous sommes entre la fable, le conte, le polar ; dans un univers totalement fantastique voire futuriste ; dans un dispositif bi-frontal et des lumières très étrangères.

C'est réellement une manière de mettre en scène assez rare, totalement originale.

J'ai découvert un metteur-en-scène en plus du très bon comédien qu'est Louis Arene.

A La Manufacture – 15h20

Vincent Josse



**Festival OFF d'Avignon
Nos coups de coeur**

20 juillet 2017

La Nuit, le Chien, le Couteau****

Comme dans un passionnant cauchemar dont on craindra bientôt ne plus trouver la sortie, cette pièce à trois acteurs fait exister un homme perdu dans un monde peuplé de loups... On s'en voudrait d'en dire plus, sinon que cette pièce contemporaine, signée Marius Von Mayenburg (dramaturge de Thomas Ostermeier) est une sorte de labyrinthe peuplé d'être menaçants qui apparaissent et qui disparaissent avec leurs mystères. A la fois sombre et vivante, prégnante et enlevée, la mise en scène rabiboche avec brio la commedia dell'arte, l'effroi kafkaïen et l'urgence brechtienne, l'humour et l'horreur, la critique sociale et l'échappée onirique. A mille lieues des exposés fastidieux du théâtre documentaire, une pièce profondément artistique, ludique et néanmoins incisive dans sa façon d'interpeller la condition humaine. Bravo ! Théâtre de la Manufacture 15h20. **Alexis Champion**



31 juillet 2017

Théâtre : le très bon d'Avignon

Le festival off d'Avignon s'est terminé hier. 1480 pièces de théâtre vous ont fait rire, pleurer et réfléchir, ont piqué votre curiosité, vous ont fait redécouvrir les plus grands classiques ou applaudir de toutes nouvelles compagnies. Du beau sur les planches.

(...) Enfin, parmi les spectateurs qui arpentent les rues de la Cité des Papes, il y a ceux qui cherchent de beaux spectacles. « *Étranger, (...) dis-moi donc ce que c'est que le beau.* » *Le Chien, la nuit et le couteau* répondrons-nous à Socrate, une pièce de Marius von Mayenburg mise en scène par Louis Arene.

Le seul spectacle cette année qui nous aura fait pleurer. Ni de rire, ni de chagrin, de beauté simplement. Ce n'est pas seulement le texte, dont chaque mot est d'une justesse accablante, ce ne sont pas seulement les costumes et les masques, dont la conception est remarquable, ce n'est pas seulement la performance à couper le souffle des trois comédiens (jusqu'au moment du salut on les croyait cinq).

Tout, tout dans ce spectacle est calibré, réfléchi, pensé. Louis Arene pioche dans les ressorts du cinéma et tire partie du pouvoir théâtral pour sublimer à la fois ses comédiens et le texte qu'ils déclament avec une puissance trop rarement entendue. Ainsi, la bande originale (car c'est bien de cela qu'il s'agit) et la voix du narrateur (qui n'est pas sans rappeler celle de Gaspard Ulliel dans *Juste la fin du monde*) nous transportent dans ce conte fantastique et gore où le sang gicle à flot et le corps s'exprime en entier.

Car oui, nous sommes au théâtre et rien n'est coupé, cadré, recadré. Le corps à lui seul nous montre qu'il n'a besoin d'aucun artifice, il est le meilleur des effets spéciaux et modèle à l'envi un chien, un loup, une femme amoureuse, un monstre, un homme fragile, un autre qui aurait mangé des moules, en août. Magique et majestueux, François Praud nous laisse sans voix. Il interprète avec brio M., un homme ordinaire qui se retrouve plongé dans un monde de monstres affamés, devenant monstre lui-même.

Un travail collectif qui ne sert pas le texte mais qui l'offre, cadeau intellectuel, émotionnel, sensoriel pour une fusion des sens la plus totale. Julie Tirard

LES
POSSÉDÉS
D'
ILLFURTH

LE FIGARO

jeudi 30 mai 2024

« Les Possédés d'Illfurth » tente le diable et réussit

Nathalie Simon

Au Théâtre du Rond-Point, Lionel Lingelser incarne en virtuose ce seul-en-scène sur les blessures de l'enfance. Un spectacle exemplaire.

La salle se lève comme un seul homme à la fin du spectacle porté par le prodigieux Lionel Lingelser. Tel un cousin de Philippe Caubère, le comédien est en nage. Le regard brillant, sur un plateau nu, il s'extirpe en quelques secondes d'une histoire ravageuse nourrie par les traumatismes de sa jeunesse, *Les Possédés d'Illfurth*. Enfin, celle de son personnage, Hélios, qu'il habite durant une heure et demie.

Tel un forcené, il tape sur un

tambour, une couronne en carton sur la tête. Le garçon est traumatisé par une légende du XIX^e siècle. Celle des frères Bruner, Joseph, 7 ans, et Théobald, 9 ans, possédés par le diable. Ils furent exorcisés par l'Église dans la petite ville d'Illfurth, dans le sud de l'Alsace.

Le jeune Hélios doit aussi affronter ses propres démons. Il se travestit avec les robes de sa mère. Son père préférerait le voir pratiquer un sport d'homme. Pour lui plaire et être dans le

rang, Hélios se met au basket, mais va subir les pires violences.

Plus tard, au moment d'endosser son premier grand rôle, Scapin, il est de nouveau maltraité par son metteur en scène, un Suisse à l'accent ibérique qui l'oblige, derrière son masque, à sortir sa « blessure intime ». Égo-centrique manipulateur, plus vrai que nature, l'escogriffe cite Antonin Artaud, conseille à Hélios d'« être au présent » et de lire García Lorca. « Tu m'ennuies et l'ennui, c'est chiant ! », lui re-

proche-t-il, en cherchant la bénédiction du public. L'apprenti acteur a le mérite d'avoir persévéré et réussit dans cette voie.

Réalité et fiction

Alter ego d'Hélios, Lionel Lingelser est né à Mulhouse (Haut-Rhin) et a été bercé par le drame des frères Bruner. Passé par le Cours Florent et issu du Conservatoire national de Paris, il a nourri le texte de Yann Verburgh qu'il cosigne et met d'ailleurs en scène (Éditions les Solitaires intempestifs). Il est

aussi bon en monstre satanique qu'en adolescent en souffrance ou en mère naturopathe perchée. L'humour est là.

Ce seul-en-scène, où se mêlent réalité et fiction, est conseillé à partir de 14 ans. Il devrait susciter des vocations. Sans le savoir, sautillant, suant à grosses gouttes, parcourant la scène à grands pas rapides, Lionel Lingelser offre une leçon de théâtre accélérée.

Cofondateur du Munstrum Théâtre avec Louis Arené – cou-

ronné de deux molières pour *40° sous zéro* d'après Copi –, Lionel Lingelser est un familier de la démesure et de l'exploit artistique. Son talent éclate dans les lumières rougeoyantes de Victor Arancio, formé au Théâtre du Soleil, et les musiques du singulier Claudius Pan, auteur, acteur, plasticien et réalisateur. Un spectacle exemplaire. ■

Les Possédés d'Illfurth, au Théâtre du Rond-Point (Paris 8^e). Jusqu'au 1^{er} juin. Tél. : 01 44 95 98 21. Et en tournée en septembre.

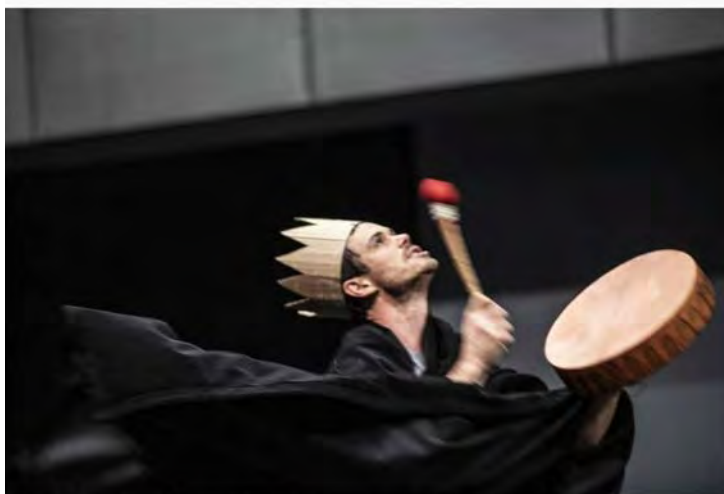


25 MAI 2024

Critique

«Les Possédés d'Illfurth», du Munstrum Théâtre : drôle d'exorcisme au Rond-Point

Lionel Lingelser interprète une pièce introspective de la compagnie Munstrum Théâtre, qui vient de remporter deux Molières.



«Les Possédés d'Illfurth». (Jean Louis Fernandez)

Qu'est-ce qui nous hante ? Qu'est-ce qui prend possession de nous, nous empoisonnant ou, au contraire, nous tenant debout ? La honte, la sexualité, les abus, la religion ? Ou bien les textes de ceux qui ont traversé la vie avant nous et la phrase consolante d'une mère : *«Mon chéri n'écoute pas ton père, et joue !»* *Les Possédés d'Illfurth* part d'une coïncidence assez géniale, dont Lionel Lingelser, qui interprète et met en scène, tire une substance mystico-carnavalesque : son grand-père habitait Illfurth, en Alsace, dans la maison même où auraient vécu au siècle dernier deux petits possédés : Joseph et Théobald Burner, 7 et 9 ans. On dit que le diable (et même trois diables !) s'était emparé d'eux, les faisant jurer et convulser, tourner sur eux-mêmes comme des toupies. On dit que l'évêque est venu les exorciser (exorcisme qui semble-t-il fonctionna tout à fait correctement, même s'il ne porta pas chance aux enfants qui moururent quelques années plus tard). Est-ce le sort que lui avait jeté son grand-père (qui trimballait avec lui sa *«poche à merde»* après une opération du système digestif) ou cette malédiction bizarre dont parlait son père avec horreur quand Lionel Lingelser piquait les robes de sa mère (*«Ça vient de ton côté, chez nous y'en a pas des comme ça !»*) ? Toujours est-il que le jeune artiste s'est longtemps demandé si lui aussi était habité, et par qui ou par quoi.

C'est en tout cas le récit, largement autobiographique, qu'il propose (écrit avec Yann Verburgh). Quelles seraient les possessions d'aujourd'hui et faut-il vraiment les exorciser ? De quelles (violentes) emprises avons-nous été victimes et faut-il pardonner ? Lionel Lingelser est l'une des deux faces du masque Munstrum, une compagnie alsacienne qu'il a créée en 2012 avec Louis Arene. Grand-guignolesque et frénétique, scatologique et joyeuse, la Munstrum connaît aujourd'hui un succès remarquable, réunissant un public jeune et enthousiaste en salles, séduisant aussi plus large dans la profession puisqu'elle vient de remporter deux Molières (celui du théâtre public et celui de la mise en scène dans un spectacle de théâtre public) pour son *40° sous zéro* de Copi.

Cette fois, dans *les Possédés d'Illfurth*, Lionel Lingelser est seul sur scène, et seul, c'est peu dire puisqu'il n'y a rien sur le plateau, qu'un pan de tissu qu'il revêt parfois en cape magique, un bâton et le grand tambourin avec lequel il a fait une entrée fracassante depuis le fond de la salle, tel un sale gosse ravi de crever les tympans à la ronde (et ravissant le public, conquis avant même que le spectacle ne débute). *«Ça pourrait commencer le jour de mon anniversaire, le jour de ma naissance, le 8 mars 1984.»* Récit de l'émancipation d'Hélios, son double de fiction, mais qui fait se succéder assez de tableaux édifiants, exemplaires aussi d'une époque, pour qu'il touche plus largement. Violences sexuelles, répétitions d'un *Scapin* avec une caricature de metteur en scène pour qui on ne peut jouer sans fourailler dans ses plaies les plus intimes... Lingelser joue son double, mais aussi le metteur en scène, sa mère et la sainte vierge. Une sorte de Pasolini clownesque et alsacien. *«Je me pisse dessus, je veux être Jésus.»* Même lorsque ces *Possédés* résonnent avec des mots déjà entendus, il reste toujours ici quelque chose de singulier. Sans doute parce que Lingelser parvient à lier l'outrance et le minuscule, le froncement de sourcil et le *«ça mange pas de pain»* de sa mère avec le même soin, la même joie. **Sonya Faure**



MEDIAPART

BLOC BALAGAN • JEAN-PIERRE THIBAUDAT • 15 MAI 2024

Lionel Lingelser le possédé

L'acteur Lionel Lingelser, co-fondateur du Munstrum théâtre, a confié à l'auteur Yann Verburgh le soin de conter sa vie en la brodant. Ainsi est née une pièce pleine de fantômes, « Les possédés d'Illfurth », où l'acteur joue tous les rôles. Éblouissant.

Tel un chaman, tambourin en main éloignant de son fracas les mauvaises ondes, l'acteur Lionel Lingelser traverse la salle pour monter sur la scène où il restera seul, avec, en bouche, le récit sa vie librement mise en mots, et sans fards à sa demande, par l'auteur Yann Verburgh.

Né en Alsace dans le petit village d'Illfurth, Lionel Lingelser a étudié le théâtre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris tout comme son compère Louis Arène. Ensemble, ils ont fondé le Munstrum théâtre en Alsace et la Filature de Mulhouse coproduit la plupart de leurs spectacles dont celui-ci, créé il y a trois ans, et, présentement, à l'affiche du Théâtre du Rond-Point

Le titre, *Les possédés d'Illfurth*, fait référence à une histoire ancienne du village natal de l'acteur où, en 1864, deux enfants atteints d'une possession démoniaque selon l'église ont été exorcisés. Lionel Lingelser est lui aussi un possédé puisqu'il a le démon du théâtre dans la peau. Mais ce n'est pas suffisant pour atteindre l'excellence du jeu. Un metteur en scène lui conseille la lecture du texte de Lorca sur *el duende* en martelant : « *S'il n'y a pas cet esprit qui te possède, cette inspiration qui t'élève, il n'y a rien !* ».

Ainsi la pièce commence-t-elle avec son double Hélios, faisant face à un « sorcier » à l'accent ibérique qui lui fait répéter le rôle de Scapin. L'acteur Lingelser a effectivement joué *Les Fourberies de Scapin* il y a une quinzaine d'années dans une mise en scène d'Omar Porras.

La pièce avance ainsi en entrelaçant habilement la légende des possédés d'Illfurth, le pouvoir démoniaque du sorcier sur l'acteur et sa quête du *el duende*. Et, pour finir, le plus cruel, le plus enfoui, la façon dont un certain Bastien, compagnon d'entraînement de son âge, cinq ans durant va abuser de lui, va le posséder.

A sa mère qui pense que le plus dur au théâtre, « *c'est d'apprendre le texte* », son fils Hélios lui dit que non, le plus dur c'est « *être au présent* ». C'est aussi ce qu'il répondra à Bastien le jour où il décide de ne plus jamais le voir. Être au présent, c'est le Graal de tout comédien et Lionel Lingelser le possède.

théâtre(s)



À l'orée des 10 ans du magazine *Théâtre(s)* – qui seront célébrés en début d'année prochaine – les journalistes et critiques de la rédaction racontent leurs souvenirs des spectacles qui les ont le plus touchés. Un témoignage de la force du théâtre, autant que de l'évolution des esthétiques et des thématiques. Ces dix années au théâtre racontent également la prise de conscience du milieu de la question de l'égalité femmes-hommes et l'éclosion d'une nouvelle génération d'artistes soucieuses de plus de diversité au plateau.

N°37 - PRINTEMPS 2024



THÉÂTRE

Les Possédés d'Ilfurth

MISE EN SCÈNE DE LIONEL LINGELSER

De Yann Verburgh / avec Lionel Lingelser.

Lionel Lingelser mit ses talents de jeu et de conteur au profit de cette pièce très personnelle qui convoqua un monde réel teinté de fantastique.

A la lisière de l'intime et du fantastique, Lionel Lingelser plonge son public dans le quotidien d'un jeune garçon qui grandit dans une petite ville alsacienne nimbée de légendes. Des premiers émois adolescents vécus en marge des entraînements de basket à la rencontre de soi-même en se découvrant une famille artistique et théâtrale, *Les Possédés d'Ilfurth* est par certains aspects proche du récit initiatique. Porté par Lionel Lingelser, comédien du Munstrum, à partir d'un texte commandé à l'auteur Yann Verburgh, le spectacle dépasse largement ce genre littéraire par la simple présence d'un interprète qui porte au plus haut l'art de l'interprétation. Il nous reste notamment l'image d'un comédien qui semble embrasser la salle et le plateau par son jeu, par ses talents de conteur et par la portée des images qu'il convoque. On retient aussi les changements de registres extrêmement bien menés et qui offrent une grande densité à cette œuvre. / TIPHAINE LE ROY

Créé en janvier 2021 au festival Momix, à Kingersheim (Haut-Rhin).



Télérama

SCÈNES

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH

THÉÂTRE

YANN VERBUGH

TTT

Il entre par effraction, l'air sombre et furieux malgré un visage blême. Il se coiffe d'une couronne de carton et se drape dans une cape noire : il est le roi de la scène. « *Jamais facile de commencer* », lâche-t-il au public, qui se laisse aussitôt convaincre. Lionel Lingelser, à la fois acteur à moitié clown, metteur en scène et inspirateur du texte, plonge et remonte le temps jusqu'à l'enfance, dans le village d'Illfurth, en Alsace. Point de départ et « *terrain de jeu* » qui n'en est pas moins une mare glauque où stagnent des souffrances enfouies. Deux pôles s'opposent dans ce solo écrit, non sans drôlerie, comme une traversée fantasmatique : l'histoire des « possédés d'Illfurth », qui hanta son imagination d'enfant, et la première expérience professionnelle de l'artiste comme apprenti comédien, quand il tente d'assumer le rôle de Scapin sous la direction capricieuse d'un metteur en scène en vue. Lionel Lingelser, grâce à ce double dramatique inventé avec la complicité de l'auteur Yann Verbugh, permet ici une poignante expression des moyens de s'inventer soi-même dans l'aire libre du théâtre. — **E.B.**

| 1h15 | Du 27 au 29 mai, Théâtre en mai, Dijon (21). Puis Festival OFF, Avignon (84).



LE CHOIX DE L'OBS

La révélation Lingelser

LES POSSÉDÉS D'ILLFURTH, PAR YANN VERBURGH ET LIONEL LINGELSER.
A DIJON DANS LE CADRE DU FESTIVAL THÉÂTRE EN MAI (THÉÂTRE DES FEUILLANTS,
03-80-30-12-12, DU 27 AU 29 MAI). ET À AVIGNON EN JUILLET (LA MANUFACTURE,
BILLETTERIE@LAMANUFACTURE.ORG) DANS LE FESTIVAL OFF.

★★★★ Le spectacle ne se donne plus au Théâtre Silvia-Monfort, à Paris, où il n'est resté qu'une dizaine de jours. Pourquoi vous en parler ? Parce qu'il sera bientôt à Dijon et aussi dans le Off cet été à Avignon. Or il déclenche un tel enthousiasme qu'il se jouera à guichets fermés. Si vous nous en croyez, réservez sans tarder !

A notre grande honte, nous avons déjà vu Lionel Lingelser en scène (*photo*) sans l'avoir spécialement distingué de ses partenaires. Au moins cette fois ne voit-on que lui. Quand l'acteur qui joue en solo se montre médiocre, on s'empresse de l'oublier. Mais quand il se révèle aussi éblouissant que celui-ci, son visage s'imprime à jamais en votre esprit. Ne soyez pas intimidés par le titre qui fleure le fantastique, il fait référence à deux petits garçons, les frères Joseph et Thiébaud Burner, déclarés possédés et donc exorcisés sous le Second Empire à Illfurth, la bourgade alsacienne où est né Lionel Lingelser dont le grand-père occupait l'ancienne ferme de la famille Burner. Mais ce n'est qu'un détail de la pièce qui relève de l'autofiction.

Comme Philippe Caubère le fit naguère avec Ferdinand Faure, Lingelser s'est inventé un double, baptisé Hélios. Lequel, comme lui, est comédien. Au début du

spectacle, on le voit répéter le rôle de Scapin que Lingelser a réellement tenu sous la direction du metteur en scène d'origine colombienne Omar Porras. Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il ne s'agit pas d'un accouchement sans douleur, mais ce travail intense, violent, déchirant, qui procède de l'exorcisme, va délivrer Hélios de ses démons intestins et lui permettre de dépasser les traumas infligés par un père obtus et tranchant, et un camarade de basket qui trop longtemps abusa de lui.

Nous venons de citer Caubère. Comment ne pas penser à son « Roman d'un acteur » quand Lingelser nous fait assister à la naissance d'un comédien ? Il a d'ailleurs avoué le choc que « la Danse du Diable » a représenté pour lui. Grâce à Yann Verburgh qui a écrit ce superbe texte pour et avec lui, grâce aussi à Louis Arene qui a collaboré à la mise en scène, « les Possédés d'Illfurth » soutient la comparaison. Depuis Caubère, aucun solo ne nous avait autant émus et fait rire, et il n'est pas dans notre bouche plus grand compliment. Lingelser est un acteur doté d'une sensibilité et d'une palette de jeu d'une richesse exceptionnelles. Son visage est si expressif, si mobile et changeant, qu'on ne découvre qu'à la fin, quand il vient saluer, sa singulière beauté. **JACQUES NERSON**

L'emprise du passé

Un soir, au bar d'un théâtre. Un homme d'une soixantaine d'années, visiblement bouleversé, s'avance vers le comédien Lionel Lingelser, qui vient de terminer une représentation des *Possédés d'Illfurth*. Il veut faire signer le texte du spectacle qu'il a déjà vu plusieurs fois : "Vous savez, ce qui vous est arrivé m'est arrivé aussi", bredouille-t-il timidement. Sur scène, Lionel Lingelser dévoile une agression sexuelle dont il a plus jeune été victime : "Il est arrivé plusieurs fois que des gens viennent me voir pour me confier leur histoire. Ce que je raconte résonne fortement en eux, les chamboule, et ça me touche. Néanmoins, ce spectacle n'est absolument pas une thérapie pour moi. Je suis désormais serein et en paix avec tout ça, mais si ça peut soigner les autres, c'est bien."

À l'origine de ce spectacle, un fait divers bien loin d'aujourd'hui et, a

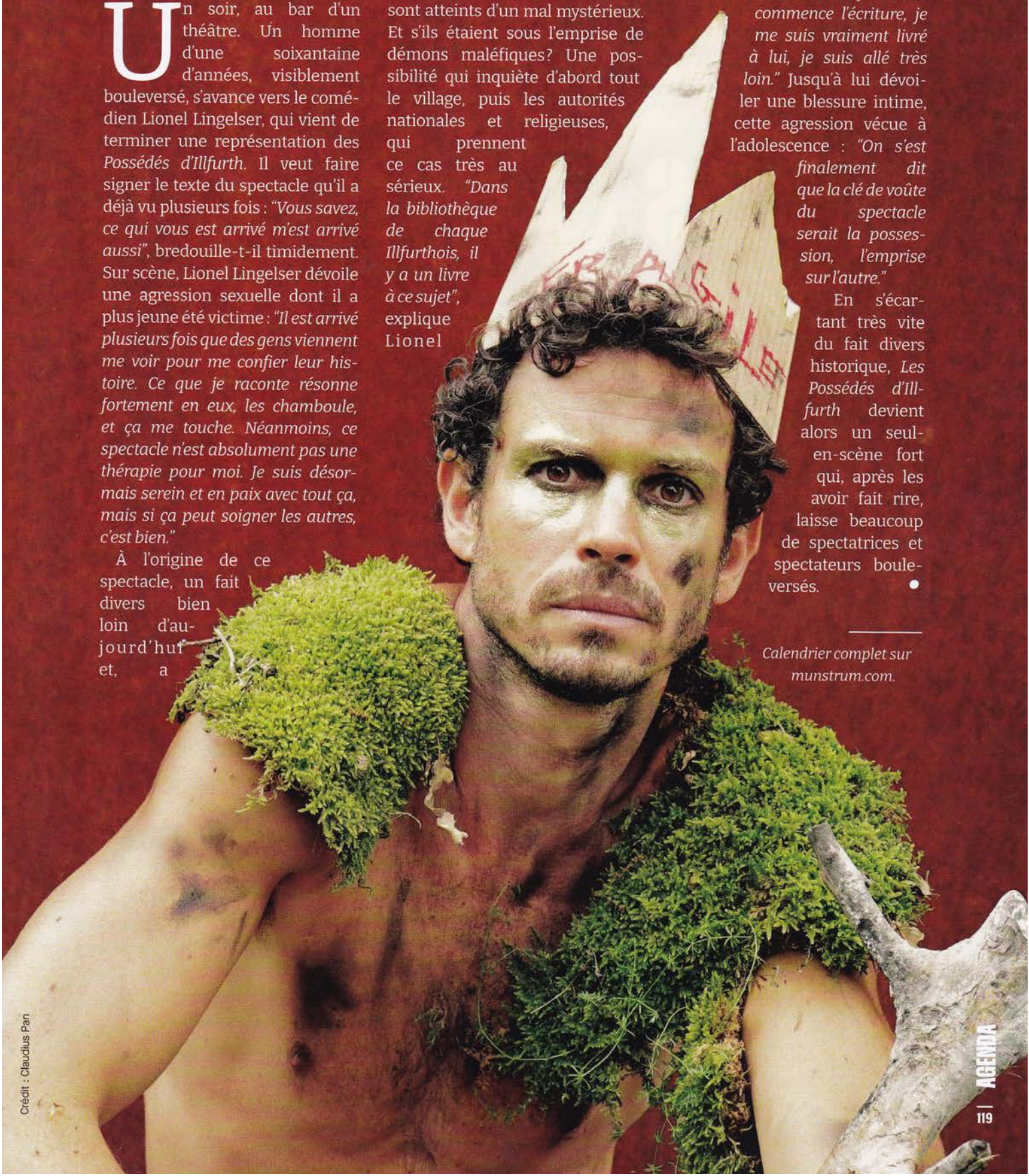
priori, du comédien. Un événement s'étant déroulé il y a plus de 150 ans à Illfurth, petit village alsacien, dans la ferme où le grand-père de Lionel Lingelser a grandi. Dans une famille quelconque, deux enfants sont atteints d'un mal mystérieux. Et s'ils étaient sous l'emprise de démons maléfiques? Une possibilité qui inquiète d'abord tout le village, puis les autorités nationales et religieuses, qui prennent ce cas très au sérieux. "Dans la bibliothèque de chaque Illfurthois, il y a un livre à ce sujet", explique Lionel

Lingelser, qui a toujours voulu s'emparer de cet épisode. En travaillant avec l'auteur Yann Verburgh, cette histoire a rejoint la sienne à travers un double de fiction :

"Avant que Yann commence l'écriture, je me suis vraiment livré à lui, je suis allé très loin." Jusqu'à lui dévoiler une blessure intime, cette agression vécue à l'adolescence : "On s'est finalement dit que la clé de voûte du spectacle serait la possession, l'emprise sur l'autre."

En s'écartant très vite du fait divers historique, *Les Possédés d'Illfurth* devient alors un seul-en-scène fort qui, après les avoir fait rire, laisse beaucoup de spectatrices et spectateurs bouleversés. ●

Calendrier complet sur munstrum.com.





Seul sur scène, sans accessoires ou presque, le comédien donne chair aux disparus, aux présents, aux fantômes, aux désirs comme aux rêves... JEAN-LOUIS FERNANDEZ

Quand l'intime se met à nu devant les souvenirs

THÉÂTRE Avec les *Possédés d'Illfurth*, coécrits avec Yann Verburgh, et dont il signe la mise en scène, Lionel Lingelser invite à partager une aventure poétique et passionnelle.

Hélios n'entre pas en scène, il déboule d'on ne sait où, coiffé d'une couronne de carton, vêtu d'une cape qui virevolte, tambourin en main dont la membrane résiste vaillamment à ses frappes déchainées. Hélios n'a pas d'âge précis. Il est jeune. Il a 10 ans. Parfois un peu moins. Et pas plus de 25. C'est le rôle qui veut ça. Lequel est évidemment taillé sur mesure, à coups de serpe, de canif, de poignard, qui sait. Un rôle qui contient une part de vérité, d'intime, de souffrances, de peurs mises en partage, et de légendes. Hélios, le fou, le délirant, grand enfant puis jeune adulte, c'est, résumé en un seul artiste, Lionel Lingelser.

Le comédien, cofondateur avec Louis Arene du Munstrum Théâtre, basé en Alsace, a écrit avec Yann Verburgh les *Possédés d'Illfurth*, qu'il met en scène. C'est une histoire inventée et vraie en même temps. Ce qui en fait la force de sa démesure envoûtante. Ce spectacle, vu au Montfort lors d'une escale parisienne, trouve une part de ses racines enchevêtrées à l'automne 1865, quand Joseph, 7 ans, et Thiébaud, 9 ans, les deux garçons de la famille Burner, sont

atteints d'un mal que la faculté ne parvient pas à identifier et encore moins à soigner. Des religieux s'en mêlent, et pour eux le diagnostic est limpide : ils sont possédés. Puis les voilà « délivrés » à la suite de séances d'exorcisme à peine croyables. Ce qui est certain, c'est que ces deux gars meurent jeunes, Joseph à 27 ans et Thiébaud à 16 ans seulement. Plus d'un siècle après cette légende, qui a suscité bien des commentaires et passions locales, se démêle l'autre part de ses racines.

« PAR QUOI NOUS LAISSONS-NOUS POSSÉDER ? »

Dans le village d'Illfurth, près de Mulhouse, est installée la ferme du grand-père d'Hélios, auparavant propriété de la famille Burner. Quand il a 10 ans, Hélios connaît cette histoire, et il va en découvrir une autre. Dans son équipe de basket, il joue avec un mec un peu plus grand que lui, le meneur en somme, qui, la nuit, se glisse dans son lit. Et pendant plusieurs années, Hélios est la victime sexuelle de Bastien. Devenu comédien, âgé de 25 ans, Hélios le croise pour la dernière fois, à Illfurth, une nuit.

Résumer les *Possédés* n'est pas inutile pour dire combien ces deux époques ont un écho actuel. « De

quel mal étrange étaient atteints ces deux petits garçons ? Quel est ce "diable" qui a pénétré leur âme ? Si ces questions ont pu me hanter plus petit, aujourd'hui d'autres interrogations surgissent (...). Par quoi nous laissons-nous posséder ? » relève Lionel Lingelser. Sur la scène, il pousse loin le jeu, multipliant les reflets des protagon-

Hélios n'a pas d'âge précis. Il a 10 ans. Parfois un peu moins. Et pas plus de 25.

nistes, sans accessoires ou presque, par sa seule présence, il donne chair aux disparus, aux présents, aux fantômes, aux désirs comme aux rêves. Il n'est pas seulement coauteur et interprète. Il est dans un ailleurs « éminemment poétique », dit Yann Verburgh, qui évoque aussi un « théâtre sensoriel, ludique, visuel, spectaculaire, corporel ». Bref, un réjouissant spectacle passionnel. ■

GÉRALD ROSSI

Du 27 au 29 mai, au festival Théâtre en mai, à Dijon. En juillet, au Festival off d'Avignon (la Manufacture).

CLOWN
STRUM

Télérama⁺

N° 3826
DU 13 AU 19 MAI 2023

SCÈNES

LA CHRONIQUE DE FABIENNE PASCAUD

Du blanc, partout, dans l'usine désertée où se met parfois en mouvement un pont roulant. Poussière d'apocalypse? Poudre de clowns ou d'acteurs de nô? Horizon neigeux pour fous shakespeariens errant ou no man's land pour clodos beckettians, avec cette poubelle renversée d'où pourraient sortir les parents de *Fin de partie*? Les mémoires scéniques se confondent dans l'univers tragico-burlesque du Munstrum Théâtre, créé en 2012 en Alsace par Lionel Lingelser et Louis Arene. Associée au Centre dramatique de Montreuil, que dirige Pauline Bayle, la singulière compagnie a investi un lieu abandonné de la ville pour son rituel farcesque de fin du monde, *Clownstrum*.

La bande d'artistes polymorphes est hantée par la catastrophe. D'improvisations en improvisations, de créations visuelles en œuvres quasi plasticiennes, elle la malaxe sur tous les tons. Un squelette, Michel, observe ainsi le public avant que ne débarquent l'une après l'autre, du fond du plateau, trois drôles de silhouettes. Louis (Louis Arene) cherche désespérément de l'eau dans les dizaines de bouteilles vides qui jonchent le sol. Delphine aussi (Delphine Cottu), qui le rejoint, le bat, le chasse, déclare qu'il est ici chez elle. Et sort de la poubelle Sophie (Sophie Botte), un poupon en Celluloïd dans les bras. Uniques rescapés d'un monde visiblement dévasté, les mem-

TT

Clownstrum

Fantaisie
théâtrale

Création collective

| 1h15 | mise en
scène Louis Arene
et Lionel Lingelser,
du 19 au 21 mai
à Théâtre en mai,
festival de Dijon,
tél. : 03 80 30 12 12.

bres du trio incongru n'en rejouent pas moins la sempiternelle course au pouvoir, passant en quelques répliques de l'anarchie à une surréaliste monarchie via une brève république. N'en finirons-nous donc jamais de ces luttes socialo-politiques identiquement recommencées? Si le texte, rudimentaire, pêche par excès de minimalisme – l'acoustique du lieu n'aidant guère à sa compréhension – les trois bouffons au nez rouge sculptent superbement l'espace de leurs corps désarticulés, entre cirque, danse et commedia dell'arte. Du squelette aux bouteilles concassées, des vieux papiers aux vieux tonneaux, un monde mort exulte encore, même d'échec en échec. Et on en rit, la gorge serrée. Quand il faudrait pleurer.



Une course au pouvoir, entre cirque, danse et commedia dell'arte.

L'Apocalypse selon le Munstrum

Le mois d'avril à Montreuil s'est déroulé et s'achève bientôt sous le signe du Munstrum Théâtre dans le cadre de la première édition de Quartiers d'artistes, une initiative du Théâtre Public de Montreuil. Une carte blanche qui se clôture ces jours-ci avec *Clownstrum*, la reprise d'un trio de clowns emblématique de l'esthétique de la compagnie.



Darék Szuster

C'est dans un lieu tenu secret que *Clownstrum* invite le public à vivre sa farce apocalyptique. Un lieu qui se dévoile au dernier moment, une fois l'immense bâche noire striée de traînées blanches traversée. Un lieu imposant, au volume impressionnant. Un espace en friche qui s'accorde impeccablement à la fiction qui s'ébroue dans ses largeurs, sa profondeur et même, ses hauteurs. *Clownstrum* est un spectacle qui, à chacune de ses programmations, rencontre son écrin, décor naturel, industriel et urbain, désaffecté, brut de béton, pour s'y adapter, s'y glisser, faire corps avec. Et cette alchimie fait le sel de la représentation. Au début était la scénographie. Un sol poudré d'une poussière blanche comme la peau des personnages, une poubelle renversée ici, un squelette assis dans un coin, quelques bouteilles en plastique désespérément vides ça et là. De ce décor de fin du monde, surgit un clown, aussi pâle que le sol est sale, l'air mal en point. Mais le nez rouge qui lui griffe la figure l'atteste, il est de cette espèce en voie de disparition, pathétique autant que comique, qui génère le rire et l'effroi à dose égale. Arrive ensuite une femme trainant la patte, une clown aussi, qui fait valoir d'emblée son mauvais caractère. Puis, dans une entrée aussi imprévisible qu'incongrue (qu'on ne dévoilera pas ici), une troisième larronne débarque.

Les voilà trois, au complet, trinité beckettienne en diable, comme seuls au monde. Cheveux plaqués, visage argileux, comme emplâtré par la poussière qui règne en maître dans ce désert de sécheresse mortifère, ils semblent émaner de nulle part, errants et assoiffés, rescapés d'on ne sait quelle catastrophe écologique, d'on ne sait quelle guerre nucléaire. Ils ne se connaissent pas, ils se découvrent avec méfiance et apprennent à cohabiter dans un espace que chacun voudrait faire sien, dans les ruines des temps anciens, dans l'après chaos. Peut-être le néant de la fin. A peine

ensemble, l'appropriation du territoire est la priorité. Rapaces déplumés mais tenaces. Qu'à cela ne tienne, il suffit d'élire un chef pour prendre les décisions, enrayer les problèmes rencontrés, régler les conflits. Nous voilà en pleine parodie politique au beau milieu d'un no man's land qui pue la mort, la décrépitude et la solitude. Pas un gramme de sentiment sincère, d'entraide ni de solidarité, pas la moindre tendresse à l'horizon. Il n'y a dans ce monde en bout de course pas plus d'eau que d'affection. Pas plus d'espoir que d'avenir. Affreux, sales et méchants, voilà ce que nous sommes devenus. Des miettes d'humanité aussi peu fertiles que les déchets de plastique qui jonchent bientôt la zone, comme ils appellent ce terrain vague inhospitalier qu'ils se disputent.

Cadavériques et misérables, zombies à bout de souffle, clochards de la fin des temps, manquant de tout, surtout d'amour et d'eau fraîche, ils nous rappellent les âmes en peine de May B, la pièce culte de Maguy Marin. Le nez rouge en plus, comme une ponctuation de leur être. Le seul éclat de couleur dans un monochrome crème. Allégorie de la solitude et de la cruauté, corps fragile, peau friable, mental d'acier, écho grinçant de notre individualisme forcené, de notre bêtise crasse, de nos luttes de pouvoir ridicules, le trio s'ébroue face à nous dans une fable post-apocalypse qui a pourtant le goût amer d'aujourd'hui. Car ce paysage irrespirable, ravagé par le désastre climatique, la pollution atmosphérique, la cupidité et la course à la croissance, pourrait bien être le reflet de ce qui nous pend au nez. Et les résonances nous percutent de plein fouet, à l'image de ces projectiles qu'ils se jettent à travers le plateau dans une guerre de territoire aussi féroce qu'absurde.

Si l'intrigue est maigre, aussi désossée que les cadavres d'objets manufacturés qui jonchent bientôt le sol, si la forme est courte, à peine une heure, si la parole, parcimonieuse au début, s'emballa quand il s'agit de singer nos parures sociales ou la politique et ses protocoles, puis s'amenuise à nouveau quand la violence des conflits prend le relais, ce qui fait le charme de ce spectacle aussi burlesque que poignant qui nous colle à la peau même une fois terminé, outre l'ampleur de son univers et son identité esthétique forte, ce sont ses interprètes. Les silhouettes qu'ils dessinent, les personnalités qu'ils inventent, et leurs interactions entre eux : **Louis Arène, Sophie Botte et Delphine Cottu, tous les trois formés au jeu masqué et au clown, ils forment un inénarrable trio de survivants tragi-comiques qui impactent puissamment l'imaginaire.** Marie Plantin



MEDIAPART

BLOG BALAGAN - JEAN-PIERRE THIBAUDAT - 22 MAI 2023

Au Théâtre en mai fais ce qu'il te plaît



© Darek Szuster

Le festival Théâtre en mai, tradition ancrée du CDN de Dijon, ouvre la saison des festivals avec une programmation internationale et française qui entend saisir le pouls du temps présent. C'est le cas de « Clownstrum » premier temps fort de la manifestation.

Il est des soirs où l'on aurait envie que le lieu où le spectacle vient de se dérouler vienne, à la fin, saluer avec les acteurs tant son rôle aura été crucial et aura aidé les auteurs et les acteurs à aller au bout du bout de leur projet, en les servant on ne peut mieux. Bien sûr, le lieu a été choisi par l'équipe du spectacle, dont l'un des deux metteurs en scène, Louis Arène, est aussi sur le plateau. L'autre metteur en scène se nomme Lionel Lingelser. Sophie Botte et Delphine Cottu accompagnent Louis Arène dans le spectacle joliment titré *Clownstrum*. Le fait est que chacun des trois porte un nez rouge, seul point coloré d'un univers couleur de terre, de poussière, de passé, de fatigué. Le fait est que le spectacle est une production du Munstrum théâtre, une compagnie implantée à Mulhouse, une version initiale du spectacle y a été créée en septembre 2018.

L'idée forte est d'avoir voulu reprendre ce spectacle à trois personnages dans un lieu qui dépasse les protagonistes, où les trois ne soient pas au centre mais à la périphérie, comme dominés par l'immensité d'un espace lui-même comme abandonné, exténué. En l'occurrence, en dehors de Dijon, près de l'aéroport, un hangar conçu pour abriter un gros avion, un hangar désaffecté non loin d'une école de la Gendarmerie et d'un terrain militaire, ce qui nous met tout de suite dans l'ambiance lorsque l'on descend de l'autocar et que l'on marche dans ce no man's land. Écrasés par la beauté et l'énormité du lieu (l'emplacement avait été tenu secret, on nous y avait été convoyés en autocar depuis le centre de Dijon), on prend place sur des gradins sommaires à l'entrée du hangar d'une longueur d'une largeur inhabituelles au théâtre, le tout sous une voûte d'une hauteur impressionnante. Le lieu nous sidère par sa grandeur. Il fallait que les deux comédiennes et le comédien soient à la hauteur pour ne pas être anéantis par la force du lieu, ils le furent. De bout en bout.

Entre Beckett et *Stalker* (le film de Tarkovski), ils sont deux à arriver par le fond du hangar. Tout est terne, passé, à commencer par leurs vêtements, leur peau, leur visage (hormis le nez rouge, seule touche de couleur vive -et d'espoir- de toute la soirée). Sur le sol poussiéreux traînent des objets hors d'usage comme un vieux grille-pain ou une raquette de tennis. Près du flanc gauche, le squelette d'un être qui fut humain. Ici ou là un vague bidon, en quantité des bouteilles en plastique sales et vides où ils essaient malgré tout d'extraire une goutte à siroter, sur le côté droit un container à ordures plein lui aussi de bouteilles en plastique vides d'où sortira le troisième larron aussi démuné que les deux premiers. Des rescapés ? Peut-être, mais de quoi ? D'une explosion nucléaire ? D'une guerre mondiale ? D'une apocalypse climatique ? On ne sait. Ils sont trois, c'est mieux que d'être seul. Mais c'est aussi source de conflit, d'alliance, de quant à soi.

L'union fera -t-elle la force ? Oui, au début, mais, très vite, les rivalités surgissent. Il en va de ces rescapés comme des partis politiques. Chacun des trois revendique être là, sur sa « zone ». Les tentatives ubuesques de créer un état, un gouvernement, d'élire un président via un vote débouchent bientôt des replis individualistes, des alliances provisoires, chacun joue sa survie. L'un des trois restera sur le carreau. Les deux autres semblent, au fond du hangar, trouver une porte de sortie. Vers quoi ? Au pied du gradin, posée devant nous et nous regardant, la tête d'un squelette emprunté à Yorrick peut-être, affublé d'un nez rouge. Le clown a le dernier mot.

Louis Arène et Lionel Lingelser, les deux metteurs en scène de cette création collective (signée par Louis Arène, Sophie Botte et Delphine Cottu) sont des anciens élèves du Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris (CNSAD) où ils sont eu comme professeurs de masque Christophe Patty et Maria Gonzalez lesquels peuvent être fiers de leurs rejetons. François de Brauer a collaboré à l'écriture et Louis Arène signe la création des nez, costumes, maquillages et scénographie.

Arène et Lingelser ont créé le Munstrum théâtre en 2012. Ils sont passés par Copi ou Mayenburg et créent souvent leurs spectacles à la Filature de Mulhouse où leur compagnie est associée. Des spectacles souvent chargés de décors et de personnages.. Ce retour à leur terrain de base, le clown, via leur histoire, est aussi opportun que salutaire. Ils signent un spectacle aussi rare que mémorable.